

**Charles Yriarte**

**Les bords de l'Adriatique  
et le Monténégro**

(contiene 257 incisioni su legno e 7 carte geografiche)

Venezia

Istria – Quarnero – Dalmazia – Montenegro

La costa italiana

**Tomo II**

edizione anastatica

a cura di Alessandra De Paolis

sulla base dell'edizione Hachette - 1878

Edizioni CISVA 2010



UNE FERME A SHANDATI. (Voy. p. 122.)

## CHAPITRE QUATRIÈME

### L'ISTRIE

Géographie de l'Istrie. — Conditions générales du pays. — Ses divisions. — Les côtes. — District de l'intérieur. — La population. — Races diverses. — Religion. — Mœurs. — Caractères. — La route de Trieste à Pisino. — Capo d'Istria. — Buje. — Pisino. — Premier aspect du marché. — Les costumes slaves. — Pisino. — La ville. — Son histoire. — Différentes races qui peuplent l'Istrie. — La Foiba. — La route entre Pisino et Parenzo. — Antignana. — Monpaderno. — Shandati. — Parenzo. — La ville. — Les monuments. — L'île de San Nicolo. — De Parenzo à Pola par mer. — La côte. — Rovigno. — Fasana. — Les écueils. — Santa-Catarina in Scoglio. — Le canal de Fasana. — Pola. — La place du Forum. — Le Palais municipal. — Les temples de Diane. — Le temple de Rome et d'Auguste. — L'arène antique. — Les murs antiques. — La porte d'Hercule. — *Porta Gemina*. — *Porta Aurata*. — L'arsenal. — L'intérieur. — Le *Scoglio-Olici*. — La ville autrichienne. — *Cancan-ville*. — La musique autrichienne. — La ville militaire. — Son caractère. — Le casino des officiers. — Fasana. — Peroï. — La colonie Monténégrine de Peroï. — Son origine. — Caractère des habitants. — Le culte grec à Peroï. — Dignano. — La ville. — Intérieur d'église le dimanche. — Les paysans slaves à la messe.

#### I

L'Istrie, depuis les traités de 1815, dépend de l'empire austro-hongrois ; elle forme, au nord de l'Adriatique, un triangle irrégulier dont la base serait la ligne tirée de Trieste à Fiume, ligne qui mesure à peu près deux cent soixante kilomètres. Une seconde ligne droite tirée du milieu de cette base à la pointe du cap Promontore, près de Pola, mesurerait trois cent quinze kilomètres.

Ce marquisat d'Istrie, comme on l'appelle dans les protocoles, est limité au nord par la Carniole (Kraïn), au sud par l'Adriatique, au nord-est par la Croatie, au nord-ouest par le territoire de Trieste. La pointe sud du cap Promontore, en s'avancant dans l'Adriatique, sépare cette mer en deux grands golfes, celui de Trieste et celui de Quarnero. Toute la rive ouest, qui baigne dans le golfe de Trieste, a une déclivité beaucoup plus douce que la rive est, elle est

même relativement basse ; les golfes sont très-nombreux, très-propices pour l'abri, et on ne trouve pas sur toute cette côte une seule petite ville qui n'ait son port commode et bien aménagé. Les falaises sont rares, les îles sont à peine des écueils.

La plupart des rivières qui aboutissent au rivage ouest forment des vallées gracieuses ; l'aspect est riant, pittoresque ; le terrain, bien cultivé et assez riche, est propice à la culture du raisin et de l'olivier. De nombreuses villas s'élèvent, aux pentes ou sur les sommets, à proximité des centres d'habitation. On compte cent dix lieues françaises de côte depuis Trieste jusqu'à la pointe du cap Promontore ; c'est la côte heureuse, celle qui longe la route d'eau la plus sûre et la plus fréquentée, la plus voisine de l'Italie, celle qui la première participa à la civilisation. C'est enfin pour l'Allemagne la grande route de l'Orient.

Cette rive, tour à tour, a été romaine, byzantine et vénitienne. Autrichienne aujourd'hui, le gouvernement a élevé à sa pointe occidentale ses arsenaux maritimes de Pola. Les villes sont nombreuses et intéressantes pour la statistique et l'histoire ; la côte est très-poissonneuse et offre de grandes ressources aux pêcheurs des îles vénitiennes qui se sont fait une spécialité de son exploitation ; c'est enfin de ce côté que sont les plus grands ports et les plus grands golfes.

La côte est, qui va de la pointe Promontore à Fiume, mesure cinquante lieues françaises ; elle plonge dans le golfe de Quarnero ; elle est très-dangereuse, semée de grandes îles et d'écueils qui ne laissent que des passes étroites. Le vent du nord-est, la bora, — le fléau de ces rives, — et le vent du sud-est, le sirocco, y font de grands ravages. C'est à ces conditions qu'il faut attribuer la dépopulation de ces bords, qui n'offrent qu'à de très-longs intervalles des territoires cultivés. A mesure qu'on s'avance dans le Quarnero, vers Fiume, l'aspect devient plus riant, les falaises sont moins escarpées et les villages sont plus nombreux. D'Albona jusqu'à Volosca, le site est charmant ; les pentes du *Monte-Maggiore*, pentes assez rapides, sont très-fertiles ; c'est là que vient aboutir, en un énorme contre-fort, la chaîne principale des montagnes de la péninsule. Cette partie du pays de Fiume vers Volosca a souvent été comparée au golfe de Naples ; nous y reviendrons quand, après avoir visité l'Istrie, nous aborderons en Croatie par Fiume et les îles du Quarnero.

Toute la côte de l'Istrie est vénitienne par tradition et par origine, toute la campagne est slave. Ce dernier élément représente plus des deux tiers de la population totale. L'élément allemand consiste surtout en fonctionnaires et en soldats représentant le pouvoir central, venus de l'intérieur de l'Autriche et se considérant bien souvent comme exilés dans ce pays perdu que quelques-uns comparent à regret avec les riantes vallées de la Styrie et les belles provinces de l'Autriche.

La langue en usage dans les villes est la langue italienne ; on fait de grands efforts pour y acclimater la langue allemande. Dans les villes du littoral et celles de l'intérieur, les petits commerçants parlent slave par nécessité de s'entendre avec les paysans les jours de marché ; mais, sans entrer dans des questions de l'ordre politique, il est impossible à un voyageur de ne pas constater l'antagonisme très-flagrant entre l'élément italien et l'élément slave. Entre ces deux races, l'élément allemand, qui représente le pouvoir et l'autorité, louvoie avec prudence et gouverne avec bonté ; il ne se révèle que par ses bienfaits et essaye de conserver l'équilibre entre ces forces diverses bien souvent déchaînées l'une contre l'autre.

Quand nous aborderons, dans les villes mêmes où elles se sont établies, le sujet important des divisions de races, nous en donnerons le caractère et les origines, nous bornant pour le moment à indiquer les trois grandes divisions générales.

La religion en pratique est la religion catholique, et ces Slaves, sans être fanatiques, sont extrêmement fervents. Il n'y a parmi les nationaux ni protestants ni israélites ; mais on verra

plus tard que, par une singularité historique, une colonie grecque schismatique s'est établie depuis le dix-septième siècle aux environs de Dignano et se conserve intacte dans sa foi, entourée, comme une île l'est par les flots, d'une population catholique. La côte, italienne de sang et de tradition, est plus indifférente aux choses saintes que la campagne, qui est de foi très-vive et où l'on pratique avec ferveur.

L'Italien du littoral et des villes de l'intérieur est de moyenne stature, très-brun de peau et de cheveux; il est alerte, d'un esprit vif, d'un caractère éveillé et facétieux; il conçoit vite et il exécute de même.

Le Slave est d'une belle prestance; il a les yeux bleus, les cheveux blonds; il est souvent très-fin d'attache et très-haut de stature. Peu porté au travail, il devient infatigable quand la nécessité l'y pousse, et ses facultés le rendent très-propre aux travaux des champs. Il est intelligent, fin, rusé, parfois très-violent, mais toujours loyal. Il est très-attaché aux usages de ses ancêtres, et, quels que soient les bienfaits que lui offrent les progrès de la civilisation, il est réfractaire aux innovations. Il observe un grand esprit de discipline, respecte l'étranger et lui est hospitalier; dans la famille il regarde l'autorité du chef comme sacrée.

Il y a des nuances très-nombreuses entre les races qui peuplent l'Istrie, et souvent même des différences essentielles; or, les tribus slaves ne se mêlant pas entre elles et s'alliant seulement dans la localité, toutes gardent, avec leurs mœurs spéciales, leurs costumes et leurs usages. De là une grande variété pittoresque et la nécessité absolue de ne jamais conclure du particulier au général dans les observations. Ainsi, à côté du Slave grand et robuste, le *Berkin*, Slave aussi, est maigre et d'aspect fiévreux; et le *Mortaque* offre le contraste de la mollesse et d'un rare abandon à côté de la rudesse et de l'activité d'autres tribus voisines. Nous aurons d'ailleurs l'occasion de revenir sur ce point important.



Gravé par E. Richard.

Aujourd'hui l'Istrie est divisée en treize districts: Capo d'Istria — Pirano — Buje — Parenzo — Rovigno — Dignano — Pola — Albona — Volosca — Castel-Nuovo — Pinguente — Montona — Pisino.

Chaque district a ses conditions différentes et son industrie ou sa spécialité agricole; mais on peut établir les conditions générales d'industrie et de production: le sel, les vers à soie, le poisson salé, les douves de tonneau, la pierre de construction, les fagots pour le chauffage, un peu de bois de construction, quelques mines de charbon et d'alun; l'exportation du vin, de l'huile, de la laine des brebis, et surtout l'industrie saline. L'Istrien est obligé de tout demander à l'étranger: le blé, les légumes secs, les graines, le bétail, les denrées coloniales,

la quincaillerie, la droguerie, le verre, la poterie ; mais, en dehors des graines, presque tout ce qui s'importe se consomme dans les villes. Le campagnard slave n'a pas de besoins ; il tisse lui-même ses habits et les orne ; il ne soumet même pas la laine à la teinture et lui laisse sa couleur naturelle.

Ce n'est guère qu'à partir de Zara que nous trouverons les costumes colorés, brillants, un peu étranges, et qui tranchent violemment avec le costume européen ; ceux de l'intérieur de l'Istrie sont peut-être moins caractéristiques que ceux du territoire de Trieste et de Goritz, mais nous aurons occasion de voir réunis à Pisino, au centre même de la péninsule, des échantillons de tous les districts et de toutes les races. On verra qu'il y a là des costumes bien spéciaux, avec des bijoux intéressants et d'un travail curieux. Mais c'est surtout dans la race elle-même, l'attitude, le geste, la démarche, dans le je ne sais quoi qu'on appelle en art le *caractère*, que résident les signes qui distinguent les habitants des diverses régions de l'Istrie.

Les routes existent entre les grands centres, mais là seulement. Les moyens de locomotion sont nuls ; il y a bien un service de poste qui traverse le pays, mais, outre que cette voiture, qui ne part pas tous les jours, ne contient que deux places, c'est un moyen très-lent, à cause des localités à desservir. On trouve presque partout, en s'abouchant avec les habitants, des *vetturini* qui vous portent d'un lieu à un autre, ou bien on peut voyager avec des mulets.

Au point de vue du logement et de la nourriture, les grands centres ont des auberges, et on peut se nourrir convenablement. Si on aborde le nord, il n'y a d'autres moyens de se loger que l'hospitalité des habitants, et d'autre nourriture à espérer que celle qu'on a apportée avec soi. Si on visite la campagne, il faut absolument se munir d'un guide pris à la côte, et qui, parlant le slave et l'italien, peut vous faciliter les relations. Jamais dans une chaumière un Slave n'acceptera la rémunération du service rendu ; il est taciturne, un peu méfiant et craintif, mais il est très-hospitalier. Les routes sont extrêmement sûres ; le maréchal Marmont, à l'époque de notre domination française, a terrifié les malfaiteurs qui transformaient le nord de l'Istrie en une caverne. Depuis, l'administration autrichienne, probe, sage, et énergique au point de vue de la police, pourvoit à la sécurité des voyageurs par un service de gendarmerie fait avec la plus grande conscience.

Si quelqu'un était tenté d'entreprendre l'excursion dont je commence le récit, il devrait se munir d'un bagage assez réduit pour pouvoir l'attacher sous la palette de sa selle ou en portemanteau, parce que, à un moment donné, les routes manquent : il faut traverser un torrent aux bords escarpés et où ne peuvent pas descendre les voitures : comme, par exemple, pour aller de Pola à Alboua.

Dans les îles, on peut aller frapper bravement chez le curé du lieu, qui doit être pauvre, mais qui sera accueillant pour le voyageur. La pitance sera maigre sans doute, car la vie est absolument négative ; mais on trouvera du raisin sec, des olives, du pain, du vin, bien rarement un peu de porc salé. Que le portemanteau contienne donc le Liebig classique, avec du thé ou du café, du sucre et surtout de la bougie, si on ne veut pas être réduit au *veglione* à trois branches dont la large mèche baigne dans l'huile.

Une chose qui ne fera jamais défaut chez le paysan istrien, c'est la paille de maïs, sur laquelle les consciences paisibles et les âmes pures trouveront un sommeil réparateur.

Quand l'hospitalité n'est pas strictement écossaise, les frais d'auberge sont tout à fait minimes ; mais en revanche les frais de locomotion, *carretini*, *vetturini*, mulets ou chevaux, sont relativement d'un prix élevé.

## II

J'ai quitté Trieste dans la chaise de poste qui porte le courrier à Pisino, chef-lieu du district de même nom, au cœur même de l'Istrie. C'est la lourde chaise classique, celle des enlèvements de Scribe, à caisse jaune sur laquelle s'étalent les grandes armes impériales et royales :



PAYSAN SLAVE ET TZIGANE. (Voy. p. 113.)

nous avons mis quinze heures pour arriver à l'étape, et nous avons traversé Capo d'Istria, Buje, Visinada, Caroiba et Fermo.

Le pays est assez riant et fertile dans les parties abritées contre la bora ; sur toutes les routes que nous traversons il y a de la vigne, et quand l'exposition est bonne, nous voyons même les ceps enlacés aux mûriers comme sur les routes de la Lombardie. L'année sera exceptionnelle, les grappes noires et serrées font ployer les guirlandes, les feuilles déjà carminées revêtent les teintes d'automne.

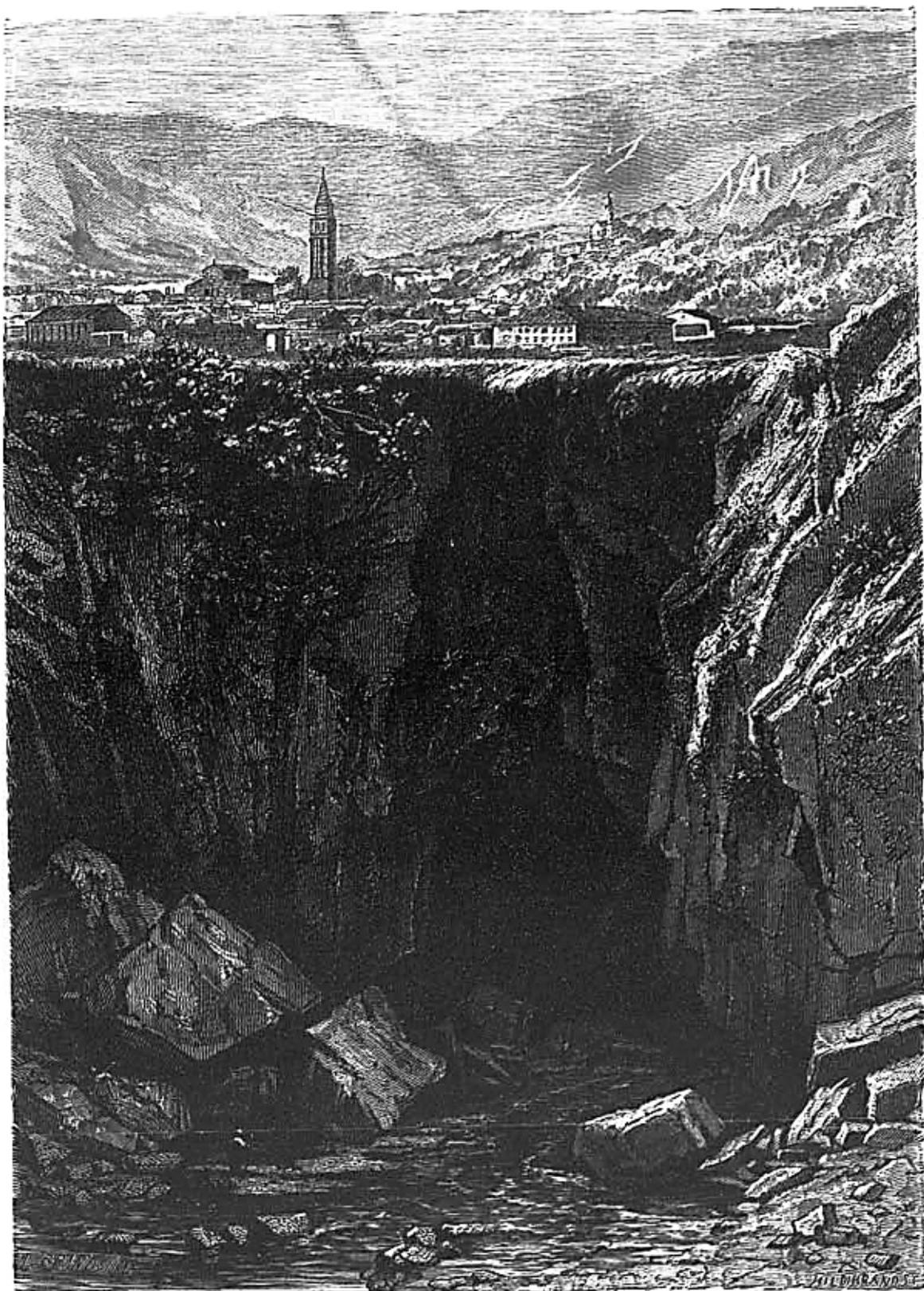
Nous faisons un crochet vers la côte pour entrer dans Capo d'Istria, grande ville à constructions trop amples pour sa population et qui évidemment a été détrônée et a perdu son influence. C'est encore là une colonie des Romains (Ægide), prise d'assaut en 932 par les Vénitiens, reprise par les Génois dans la grande guerre de Chioggia, et rendue à la République. Quand on aborde par mer, la ville se présente bien : elle est entourée de jolies villas aux pentes des collines ; mais, vue de l'intérieur, elle se ressent de sa décadence. A l'embouchure du Risano et de la Corna Lunga sont les grandes salines qu'on voit de l'autre côté du golfe que forme la vallée de Stagnon ; c'est la grande ressource de cette ville, qui fabrique annuellement sept cent cinquante mille kilogrammes de sel. Pirano, sa voisine, en fabrique quatre millions de kilogrammes. Capo d'Istria occupe huit cents ouvriers, femmes et enfants ; Pirano en emploie trois mille. C'est, je l'ai dit déjà, la haute industrie de ce pays ; le travail des salines est, paraît-il, assez rude pour le paludier ; les femmes y rendent de grands services. Ce fut de tout temps l'occupation des riverains, auxquels les Vénitiens ont interdit l'exploitation pendant des siècles ; mais la nature même de la côte s'y prêtait si bien que, depuis la chute de la République, l'industrie est devenue plus florissante qu'en aucun temps. L'exploitation du sel était autrefois un monopole ; aujourd'hui, rien qu'à Capo d'Istria on compte soixante-dix propriétaires de petites salines partielles dont l'ensemble, avec celles de l'État, constitue l'industrie locale. Les plus grandes salines sont naturellement situées aux embouchures des fleuves et des rivières, là où les côtes sont ouvertes et coupées par des canaux qui facilitent les communications à l'aide des barques, et où se font aussi les dépôts naturels qu'on développe artificiellement. C'est ainsi que les salines de Pirano sont à l'embouchure du Dragogna, à Struniano et à Porto-Rose. Le sel de l'Istrie est d'excellente qualité, mais jusqu'ici il se consomme sur place ; le commerce d'exportation ne s'en est pas emparé ; les propriétaires livrent leurs produits à l'État, qui, à son tour, les livre aux consommateurs.

A Capo d'Istria on élève aussi des vers à soie et on sale le poisson : il y a quelques moulins, quelques forges, et, dans un quartier de la ville, on exerce une assez gracieuse industrie : celle des fleurs artificielles et des broderies, qu'on exporte même à l'étranger. Le commerce avec l'Istrie est relativement considérable ; il consiste, indépendamment du sel, en vin, beurre, fromage, graisse de porc, laine, peaux et un peu de soie. La navigation se borne aux petites courses entre Capo d'Istria, Trieste, Venise, Chioggia et la lagune. Nous avons visité les quelques chantiers de la ville ; ils sont assez importants, on s'apprêtait même alors à lancer un navire de haut bord.

Buje, qui est aussi un chef-lieu de district, a une spécialité assez curieuse : c'est l'endroit où tous les villages des environs viennent se vêtir et se chausser. Dans la campagne les paysans slaves font leurs habits eux-mêmes, et la laine qui provient de la tonte est par eux mise en œuvre et devient vêtement. Mais Buje chausse même Capo d'Istria et l'habille ; en dehors de cette industrie, il y a quelques presses à huile mues par des chevaux.

Nous avons changé de relais deux fois, à Capo d'Istria et à Buje. A partir de Visinada, l'aspect se modifie singulièrement ; la route devient montagneuse, l'horizon se resserre, les chemins sont durs, quoique en bon état. On traverse de grands espaces arides ; mais partout où l'homme a trouvé un peu de terre, il a semé et il récolte ; le sorgho est même d'une hauteur énorme. Suspendues aux flancs de la montagne, on voit de maigres brebis noires, gardées par des enfants, vêtus de gris, qui se confondent avec le ton de la pierre ; mais ils se révèlent par le son de leur flûte à deux branches dont on les entend jouer parfois.

Souvent les collines sont couvertes de petits bois épais et courts et forment des maquis ; quand il y a un peu de terre cultivable sur la roche grise, elle apparaît d'un ton rouge très-foncé. De temps en temps, au bord de la route, une grande pierre milliaire indique l'espace



LA VILLE DE PISINO.



parcouru, ou bien on a gravé sur le rocher même le nombre de milles. Par-ci par-là s'élèvent encore quelques chênes de moyenne taille et quelques mûriers : nous sommes cependant déjà à une grande hauteur dans la montagne. Mais bientôt la route fait un très-grand détour, la pente se prononce très-fortement, et nous descendons rapidement dans une vallée bornée à son horizon par le pic du mont Majeur, qui domine tout un système de monticules. La ville de Pisino nous apparaît assise au bord d'un effroyable précipice, si bien qu'étant dans une vallée, elle semble encore sur une hauteur. Mais, à mesure qu'on avance, la perspective change et les lignes reprennent leur valeur vraie ; les premiers plans s'accusent, se relevant sur la droite en une légère colline sur laquelle se profilent les croix d'un calvaire. A gauche de la route, la ville, qui de loin nous semblait plate et peu mouvementée, s'étage et moutonne ; ses maisons se groupent autour d'un campanile très-élevé, construit sur le modèle de celui de Saint-Marc et détaché comme lui de son église. Une vieille forteresse en bon état de conservation forme le premier plan sur le gouffre, et de grands établissements hospitaliers ou militaires, constructions toutes modernes de l'autorité autrichienne, indiquent un grand centre administratif.

Les routes sont couvertes de véhicules de toutes sortes, de groupes de paysans conduisant des troupeaux d'animaux et des bandes d'oies grises.

Nous avons eu la bonne fortune d'entrer à Pisino le jour de la Saint-Michel, et c'est la grande *Feria*. Sur la colline du Calvaire, sorte de faubourg de la ville autour duquel se groupent quelques habitations, sont parqués les bœufs, les moutons et les porcs. C'est en vain que le conducteur sonne sa trompette pour qu'on lui livre passage, nous ne pouvons avancer que bien lentement au milieu du concours d'une foule de l'aspect le plus pittoresque. Dans le village même les rues sont infranchissables ; nous mettons pied à terre sur une petite place boueuse, où une *osteria* de maigre apparence balance son enseigne représentant un aigle noir.

## III

L'*Aquila Nera* est assiégée ; c'est la seule auberge du lieu. L'hôtelier ne sait auquel entendre ; il nous faut aller frapper à une habitation privée, où on nous donnera un lit, mais nous pourrions manger à l'auberge. Nous avons hâte de profiter du spectacle du marché, et, retournant sur nos pas à l'entrée de Pisino même, nous parcourons tout le champ de foire, depuis le Calvaire jusqu'au centre de la ville et à la place principale.

Nous voilà au cœur de l'Istrie : que de costumes divers et que de types ! C'est d'abord, à l'entrée, un campement de Tsiganes, jaunes, déguenillés, tout à fait étranges d'allure, avec des cheveux d'un noir bleu qui pendent jusqu'à la ceinture et des haillons troués qui laissent voir leur peau brune. Voici des Morlaques, des Istriens du Sud, des Slaves de diverses tribus avec leurs costumes variés et leur aspect singulier. La plupart des hommes sont coiffés d'une petite calotte couronnée d'un joli bouquet de lupins, ornée parfois de monnaies et de médailles, et qui tient sur le sommet de la tête. Les vieux portent de très-longs cheveux qui tombent jusqu'à la poitrine en mèches éparses ; les jeunes ont la nuque rasée, et les cheveux, coupés régulièrement en couronne, retombent sur les yeux.

Tous n'ont qu'une seule boucle d'oreille, anneau léger en fil d'or doublé à la partie inférieure de filigrane ou de pendeloques. La chemise est de laine blanche, à petit col droit plissé, fermé par deux jolis boutons de filigrane ; une veste d'étoffe dure et à plis carrés se pose sur les épaules, les manches restant flottantes : elle recouvre un gilet très-long, orné de boutons de métal. Le pantalon est à la hongroise, blanc pour les riches, et de laine brune pour les plus

modestes ; tous portent pour chaussure l'*opancka*, relié à la jambe par des lanières, comme un cothurne antique.

Pour les femmes, le costume varie à l'infini : autant de villages, autant de modes diverses. Les coiffures sont charmantes ; la plupart des paysannes cachent leurs cheveux sous des pagnes blancs ornés de guipures et de broderies à jour qui encadrent leur physionomie brune ; mais quelques-unes aussi montrent leurs nattes tressées avec des cordons blancs, verts ou rouges. Les boucles d'oreilles sont très-grandes ; toutes portent des colliers, des chaînes d'or, des coraux, de larges croix pectorales en or repoussé, et des bagues à cabochons à tous les doigts. Les corsages sont vert foncé, brodés de jaune et de rouge, avec des petits tabliers de couleur et des doubles jupes courtes tranchant l'une sur l'autre par des tons différents. La blancheur des étoffes et une certaine coquetterie dans l'étalage des bijoux frappent le voyageur.

Les transactions sont assez bruyantes ; la journée s'avance, et déjà on a cimenté bien des marchés en buvant ; c'est une foire générale où on vend tout ce que produit l'industrie restreinte du pays et l'exiguïté de ressources du territoire. Le sol est jonché d'objets de ménage très-sommaires, poteries grossières, objets en bois tournés, cuillers à pot, boîtes à sel, bizarres petits objets travaillés au couteau, dont nous ignorons l'usage. On est venu de partout : voici des gens du sud, de Dignano et de Pola, et des gens de l'est venus d'Albona et de Fianona, avec des Cici partis de Pinguento. C'est très-varié, très-vivant, très-coloré et d'un véritable attrait. J'essaye de pénétrer dans une boutique pour voir la forme des bijoux de paysanne ; la maison est comble, et personne ne peut me répondre, tant elles ont toutes à cœur d'emporter une parure. Un grand nombre à l'entrée, silencieuses, les yeux fixes, avec cet air hagard des Slaves de la campagne, s'exposent comme des chasses, montrant leurs cous chargés de colliers et leurs grandes croix de poitrine. C'est une remarque à faire, que les pauvres mêmes ne consentiraient jamais à porter un bijou qui ne soit pas en or. Nous communiquons notre désir de réunir tous les bijoux istriens et dalmates, et notre intention de les avoir simplement en métal doré, et pour leur forme seulement ; mais les marchands nous dissuadent de les chercher : ils ne les possèdent pas, parce qu'ils ne pourraient vendre un objet qui ne serait pas en or pur. Nous achetons quelques-unes de ces grandes médailles de Marie-Thérèse entourées de filigrane que les femmes slaves pendent à leur cou comme des médaillons.

Le type de ces femmes est parfois assez séduisant, mais elles ont une résignation muette et une fixité étrange dans le regard. De temps en temps, un paysan ivre traverse la foule en poussant des cris singuliers, et, à chaque pas, des femmes de différents villages, qui se rencontrent, se sautent au cou et s'embrassent avec effusion. Au milieu de cette confusion, l'officier autrichien, paisible et bienveillant, se promène impassible.

Le soir, toute la ville chante : Pisino est ivre ; dans les rues obscures, des buveurs attardés hurlent dans les cabarets, et nous croisons des groupes singuliers qui battent les murs en chantant des poèmes nationaux. Sur la route qui mène au faubourg et aboutit à la campagne, des feux allumés de distance en distance indiquent des campements ; les charrettes se heurtent dans l'ombre, on jure, on crie, des sonneries militaires se font entendre comme dans une place forte. Je rentre dans la petite chambre blanchie à la chaux où l'on a bien voulu me donner asile ; il ne faut rien de plus à un voyageur fatigué ; le visage des hôtes est sympathique et la chambre est propre.

#### IV

Pisino est une ville intéressante par bien des côtés ; l'aspect, en dehors de cette situation unique au bord de la Foiba, où nous descendrons tout à l'heure, n'a cependant pas un caractère



PAYSANS DES DIVERS DISTRICTS DE L'ISTRIE AU MARCHÉ DE PISINO.



bien tranché : c'est à la fois allemand, italien et slave. Les constructions privées n'ont rien non plus de très-pittoresque. A part le grand Campanile détaché de son église et isolé sur la place, et un beau château moyen âge d'un cachet bien accusé, dont les cours et les donjons regardent le gouffre, on ne peut rien citer. Mais Pisino est un centre, et c'est le cœur même de l'Istrie, on peut y étudier sur place les mœurs, les races, la statistique agricole et commerciale du pays.

Le district entier se compose d'une ville, d'un bourg et de trente-cinq villages ; l'ensemble de ses habitants doit s'élever à vingt-cinq mille à peine. Le terrain est presque partout extrêmement accidenté ; la population est slave, à l'exception de quatre communes d'origine valaque, situées au pied du mont Majeur et qui parlent entre elles un roman corrompu.

Rien qu'en voyant le château fort de Pisino, on comprend que la ville avait les institutions d'une baronnie et était soumise à l'autorité féodale. C'est le *burg* dans tout son beau caractère, avec les créneaux, les fossés, les ponts-levis, les mâchicoulis. On voit sur la façade des armoiries superposées, encastrées les unes à côté des autres, et qui donnent la date de la domination des comtes et barons.

Il ne rentre pas dans notre plan de faire ici beaucoup d'histoire ; mais de même que les navigateurs ne s'aventurent pas sans carte et sans boussole, nous avons une tradition, celle de chercher qui a foulé avant nous la terre où nous posons le pied.

Pisino est le nom italien de la ville ; — Mitterburg est encore aujourd'hui son nom allemand. — On la constitue en comté vers le douzième siècle, et une noble famille des régions du Rhin prend le titre de comtes d'Istrie, avec Mitterburg pour résidence. Peu à peu les évêques des environs, ceux de Parenzo et de Cittanova, donnent au comté des biens féodaux, et on y incorpore toutes ces petites villes qui s'élèvent autour. A Pisino et à ses douze baronnies on réunit Visinada, Piemonte, Momiano, Barbana, Raticze, Sovignaco pour en former le comté, qui est reconnu par diplôme de l'archiduc Albert (1365).

En 1509, la guerre éclate en Istrie et les comtes fortifient leur ville capitale. Cependant ils avaient un château à Pola et y résidaient en temps de paix. De tout temps ces comtés étaient soumis à l'empereur d'Allemagne, et quand, par suite d'extinction de la famille, l'héritage n'était plus transmissible, l'investiture revenait à l'Autriche. Les riches prébendes accordées par les comtes et barons aux divers couvents et abbayes qui s'établirent dans le comté, permirent aux Franciscains de construire de grands établissements et de faire des fondations pieuses qui subsistent encore. Nous sommes allés jusqu'à *San Pietro in Selva*, sur la foi d'une inscription qui nous annonçait l'existence, dans une chapelle, des pierres tombales et des mausolées des comtes d'Istrie ; la promenade est facile par la route d'Antignana, mais la désillusion est complète au point de vue du renseignement historique. Les bonnes gens que j'ai vus là m'ont pris absolument pour un homme égaré et n'ont pas compris un mot à ma demande. Les abbayes de San Petronella et de San Peter n'offrent pas plus d'attrait ; cette dernière est même abandonnée et ses biens ont été confisqués. Il reste à la ville de Pisino une fondation dite « Mosconi », du nom du fondateur, qui s'élève à vingt-sept mille florins de rente pour les pauvres honteux. Les petites villes environnantes ont gardé aussi de ces époques féodales des donations qui leur permettent d'entretenir des hôpitaux.

Pisino a un collège allemand et deux institutions dirigées par des Franciscains ; les ressources de la ville sont surtout agricoles ; et comme c'est un siège administratif, avec un capitaine de district, un hôpital, une garnison et un tribunal, il y a une colonie allemande de fonctionnaires, avec un petit casino modeste, au premier étage d'un café, où l'on reçoit quelques journaux allemands, italiens et un journal slave. On est toujours frappé de voir combien dans ces villes de l'intérieur le fonctionnaire autrichien se trouve isolé entre l'élément slave et l'élément italien ; la plupart de ceux avec lesquels nous avons lié conversation se considéraient comme en

exil dans ces contrées. Pisino n'a pas d'industrie, sa production se limite aux petits objets de ménage en bois ou en terre ; elle n'exporte que les produits de sa culture. Son marché, depuis quelque temps, a pris une certaine importance au point de vue de la soie. Tout ce que nous avons vu là dans ces magasins assiégés les jours de marché par les paysans vient de l'extérieur et ne se fabrique point sur place. Le petit commerçant est Istrien du Sud ou Italien, et le petit bourgeois de la ville est de la même nationalité ; il parle même des Slaves d'une façon un peu sommaire : « Tutti quanti sono Morlachi ! » — Tous sont des Morlaques ! — nous disaient-ils en montrant la foule bigarrée des paysans venus au marché, enveloppant ainsi toute la race dans une même expression de dédain.

## V

C'est à la foire de Pisino, une des plus considérables de l'Istrie, que, pour la première fois, nous avons vu rassemblés les échantillons variés de cette race slave qui peuple l'Istrie. Ce sera pour nous l'occasion d'établir, un peu sommairement peut-être, mais avec l'exemple à l'appui, les divisions bien distinctes et les différences de la nature physique ou de la nature morale qui constituent les variétés. Un bijoutier d'Albona, venu au marché pour faire du négoce, nous a intéressés en nous montrant un à un dans la foule les divers types de la race slave, reconnaissables et par le caractère et par le costume ; ce sont ces mêmes types que nous avons essayé de reproduire dans des dessins pris bien à la hâte, à l'insu des modèles, qui sont aussi réfractaires que des Orientaux à tout ce qui est la représentation de leur image.

Dans la race slave on établit deux grandes divisions : les Slaves du Nord et les Slaves du Sud. Les Slaves du Nord sont au nombre de près de soixante-dix millions ; ceux du Sud, au nombre de douze millions seulement. Dans les Slaves du Nord on distingue trois catégories : les Russes ; — les Polonais et les Silésiens ; — les Tchèques, les Moraves et Slovaques.

Les Slaves du Sud sont les Croates, les Sclavons, les paysans du territoire de Trieste, les habitants des principautés de Goritz et de Gradisca, de la Carniole, de l'Istrie, ceux qui peuplent un tiers de la Styrie, de la Carinthie et une grande partie des Confins militaires ; enfin viennent les Slovènes, les Dalmates, les Monténégrins, les Serbes et les Bulgares, qui habitent la région la plus orientale. Pour être tout à fait complet, il faudrait même distinguer encore au centre les Bosniaques, les vieux Serbes et les Herzégoviniens.

Tous ces Slaves du Sud parlent la même langue, diversifiée par des dialectes. Sur les douze millions, onze cent mille Serbes sont indépendants ; plus de six millions subissent la domination ottomane ; trois millions et demi appartiennent à l'Autriche.

Tous les rameaux de cette grande famille des Slaves du Sud ont contribué à peupler l'Istrie, de sorte que les différentes nuances qui diversifient la race peuvent être observées ici même, et qu'il faut une attention soutenue pour suivre chaque variété confondue dans l'ensemble. Il arrive parfois que les habitants d'un district ne comprennent pas ceux d'un territoire un peu éloigné ; mais il y a une langue écrite sur laquelle on s'entend, et que les Russes eux-mêmes comprennent.

Ces Slaves de différentes origines forment, nous l'avons dit, les deux tiers de la population totale de l'Istrie ; les Italiens forment le dernier tiers avec l'élément autrichien transplanté. Dans les villes du centre, presque tous les habitants parlent les deux langues ; à la côte, il est très-fréquent de trouver des habitants qui ignorent le slave, encore qu'ils comprennent au moins cette langue dans l'usage habituel de la vie. Pour certains Italiens, ou plutôt Istriens, l'emploi de la langue italienne a sa signification ; comme aussi l'usage de leur langue est certainement une manifestation nationale pour un très-grand nombre de Slaves cultivés, et qui

ont la pratique des deux idiomes. On a assisté à une manifestation solennelle de ce genre le jour de l'inauguration de l'Université d'Agram.

S'il fallait remonter à l'origine, les Celtes les premiers habitaient la montagne, et les Thraces étaient à la côte ; mais les Romains viennent, et ces Thraces, peu à peu, parlent le latin et fusionnent avec les colonisateurs. Pendant toute la durée de la domination byzantine, le peuple parle encore le latin ; mais sous Charlemagne les Slaves descendent du nord-est.

Les hommes qui ont étudié la question sur place et qui connaissent bien les dialectes, croient que les Slaves les plus anciens de l'Istrie sont ceux qui habitent le district de Buje, entre le Dragogna et le Quieto ; ceux-là cependant sont italianisés, ce qui est contraire et aux principes et aux tendances de la race ; mais, tout en vivant à l'italienne et en s'habillant de même, ils parlent toujours leur langue.

Les Morlaques ont leur territoire entre le Quieto et le Leme, c'est-à-dire entre Visinada, Pisino, Parenzo, Gemino et Rovigno. Ceux-là viennent de la Dalmatie, du Monténégro, de



TYPES DE PAYSANS SLAVES DE L'ISTRIE.

l'Herzégovine et du littoral de la Croatie. Dans le territoire de Castelnuovo des familles latines ont été slavisées.

Si on veut voir sur la carte de l'Istrie les différentes régions habitées par les diverses tribus, on remarquera près la côte est, qui baigne dans le golfe de Quarnero, entre Fianona et Lovrana, et presque au pied du mont Majeur, un petit lac appelé le lac Cepich. Sur ses bords habite une communauté répandue dans plusieurs villages et se composant de cinq mille âmes à peu près, qui, dans le cercle de la famille, emploie la langue roumaine dégénérée.

Il ne faut pas négliger une légende locale qui fait des habitants de cette colonie du lac Cepich des descendants des colonies militaires transplantées par les Romains.

Les Istriens du Sud, c'est-à-dire les habitants du territoire de Pola, sont certainement des Italiens, mais ils se distinguent cependant de ceux du reste de la côte ; il n'y a pas à douter qu'ils ne viennent des colons latins de Pola, mêlés plus tard aux Vénitiens qui s'y installèrent après la conquête. Il résulte de ces deux origines un dialecte italien particulier, et par la désinence et par l'accent ; il reste dans l'idiome nombre de mots latins, dont l'acception moderne a une autre signification que l'acception originaire. On en pourrait conclure que, lorsque Rome peupla cette

colonie de Pola, elle y envoya soit des Siciliens, soit des Italiens de l'extrémité méridionale.

Nous ne faisons qu'indiquer, encadrée dans cette population des Istriens du Sud, entre Dignano et Fasana, la petite colonie monténégrine de Peroï, qui s'est conservée bien pure au point de vue du caractère physique ; nous nous proposons d'ailleurs de faire une excursion dans la colonie et de l'étudier sur place.

## VI

Pisino tire tout son caractère de sa situation au bord de la Foiba, qui s'est creusé un lit formidable et s'engouffre en une sombre caverne où ses eaux disparaissent. Le dessin que nous avons fait montre la ville suspendue au-dessus de ce précipice escarpé ; mais on peut arriver dans le lit même du torrent par des pentes, sinon faciles, du moins accessibles au piéton résolu.

Nous visitons d'abord l'église, dont on aperçoit le haut campanile d'une belle tournure ; puis, nous engageant dans des ruelles étroites, nous débouchons sur une place, sorte de terrasse fermée par un petit parapet. D'un côté s'élève un vieux donjon crénelé, d'un très-beau caractère, avec des galeries en mâchicoulis, des hermes, des mangonneaux, toute la rude défense du moyen âge, et les portes en ogive à pont-levis ; de l'autre côté se dresse un mur percé de nombreuses fenêtres grillées, et dont la partie inférieure est garnie d'un de ces abat-jour qui empêchent de communiquer avec l'extérieur et ne permettent la vue que de bas en haut : c'est la prison de la ville. Comme c'est jour de marché, la plupart des prisonniers, à l'heure de la récréation, viennent coller l'oreille aux barreaux, et, répondant à leur nom jeté par un visiteur qui les avertit de sa présence au pied des murs, donnent audience à leurs amis et parents venus de leur village, qui racontent tout haut les affaires de la famille en même temps qu'ils s'informent des incidents de la captivité.

C'est une assez curieuse scène que ce parler en plein vent où on ne voit que l'un des deux interlocuteurs ; mais le piquant de cette conversation à haute voix nous échappe, car tous emploient la langue slave. J'interroge un passant et demande si ce sont là des criminels ou de simples délinquants. « *Baruffa!* » me répond-il. C'est un mot de dialecte : *una baruffa*, c'est une rixe, une bataille après boire qui entraîne quelquefois un mauvais coup donné, *una cottellata*, le coup de couteau et l'effusion de sang. Il paraît que ces paysans qui chantaient à tue-tête hier soir ont le sang chaud parfois. Bevilacqua, l'aubergiste qui me conduira dans quelques heures à Parenzo, me dit que la veille, chez lui, un homme en a tué un autre d'un coup de couteau. « Il l'a tué *seco*, » — net.

Je visite le château fort, et je m'accoude au parapet ; c'est imposant et terrible, le gouffre est d'une profondeur énorme et d'une largeur considérable ; de ce balcon, les maisons qui s'élèvent au bord même ont l'air d'être absolument suspendues sur l'abîme ; le fond est à peine boueux ; l'eau, en maigres courants, se divise et laisse à sec les rochers du fond, s'ouvrant son chemin dans le sol argileux : elle va disparaître dans un trou noir, béant, et qui a été creusé par le courant impétueux ; c'est une grotte, une caverne, un entonnoir mystérieux où la Foiba disparaît. A certaines époques de l'année, l'immense trou, qu'on appelle ici *il Buzo*, — c'est le mot *Buco* (trou) en dialecte vénitien, — se remplit tout à coup, et les flots boueux viennent baigner les parois jusqu'au point où l'on voit les lianes se balancer au-dessus de la caverne.

Il serait très-intéressant d'avoir dans une telle excursion quelque géologue distingué, quelque naturaliste, un Charles Martins, l'homme des glaciers, qui étudierait le phénomène de ces masses d'eau qui, s'engouffrant sous une montagne, disparaissent sans qu'on en puisse suivre le cours. L'eau, d'ailleurs, aux gorges du Fier, près d'Annecy, et dans bien d'autres endroits, se creuse

ainsi des voies dans les rochers en y laissant l'empreinte des vagues comme sur un sable friable. Ici, il semble que les fonds soient glaiseux ; par des canaux mystérieux dont on ne peut suivre la trace, la Foiba poursuit donc son cours pour reparaitre à des distances de plusieurs lieues, et cela dans des directions tellement opposées, qu'on ne peut reconnaître si ce sont bien les mêmes eaux que celles qui se sont engouffrées sous la ville de Pisino.

Le jeune comte Esdorff, qui était attaché à la préfecture ou *capitanato* de Pisino, mettant à flot une barque de très-petite dimension, a essayé de pénétrer dans la caverne pour voir jusqu'où il pourrait suivre le cours de la Foiba ; mais, peu à peu, les parois se resserrent de telle façon, et la voûte s'abaisse à un tel point, qu'il dut se coucher dans la barque, ne pouvant plus manœuvrer, et forcé de retourner en arrière. On dit que des perles d'ambre, jetées à l'orifice du gouffre, ont été retrouvées dans le canal de Leme, entre Orsera et Rovigno. Au moment où nous-même nous sommes entré dans la grotte, après nous être accroché péniblement aux anfractuosités de rochers, les eaux de la Foiba étaient très-basses et on pouvait s'avancer assez loin ; mais le terrain était trop glaiseux pour que cette tentative pût être poussée plus avant, sans d'autres moyens d'action que ceux dont nous disposions.

## VII

La circonstance de la foire de Pisino m'a facilité les moyens de me rendre à Parenzo ; j'ai trouvé une petite voiture de retour, attelée d'un cheval nerveux et très-vite ; c'est une sorte de chaise à jour en bois blanc, misérable d'aspect, mais bien suspendue pour ces routes détestables, et munie d'un serre-frein indispensable pour les côtes ardues.

Il y a quatre heures de Pisino à la côte, et la route passe par Antignana, Monpaderno et Sbandati. Pisino étant dans un fond, qui est lui-même un plateau au-dessus du cours encaissé de la Foiba, il faut regagner la hauteur et s'engager dans de petites vallées formées par des séries de collines. Le pays a du caractère ; c'est, relativement, une région agricole. Mon *vetturino* me dit qu'ici le sol est très-divisé ; les grands propriétaires louent les fermes à moitié ; le paysan cependant aime la terre, et il a de petits morceaux qu'il achète par parcelles ; il récolte le froment, le sorgho, les cucurbitacées. Il y a deux sortes de blé : la *golla candida*, le grain blanc, et le *fromento comune* de seconde qualité ; les cultivateurs mêlent les deux et font un pain très-serré, mais nourrissant. Ils réservent la *golla candida* pour les villes, où ils vont porter le pain tout fait : c'est l'industrie de certains villages à peu de distance des centres. Les grandes fermes sont construites sur un plan partout identique, tel que nous en donnons le type dans l'une de ces pages ; les routes sont sillonnées de chariots à bœufs, très-bas sur leurs roues pleines et dont le moyeu est retenu par une clavette ; le costume des paysans varie peu : c'est celui que nous avons reproduit dans les types pris au marché de Pisino. De temps en temps, à droite et à gauche de la route, nous voyons d'assez gracieuses filles qui gardent des dindons gris, et dont les cheveux, visibles sous leur coiffe blanche, sont tressés avec des cordons rouges.

A mesure qu'on s'éloigne de Pisino, le pays devient plus ardu et plus stérile. Mojani n'est qu'une ferme située presque en plaine ; les propriétés sont divisées par des pierres posées à la main sans ciment, et sur trois assises seulement ; la culture est si pauvre qu'on se demande ce que ces gens exploitent et de quoi ils vivent. A dix minutes de Mojani, en avançant sur la route, on voit la mer devant soi à une grande distance, au-dessous d'une série de collines ; le système des montagnes s'abaisse et elles viennent mourir à la côte en contre-forts presque aplanis. On distingue très-bien de là les échancrures du littoral.

Nous laissons à droite Monpaderno, mais nous abandonnons un instant le voiturin pour voir

le village et dessiner l'église, dont le clocher est curieux : c'est une sorte de placage de l'épaisseur d'une assise qui s'élève dans l'axe même de la porte, en façade principale, et se découpe sur le ciel avec ses deux cloches, dont les cordes retombent sur la tête même des fidèles en coupant l'axe de l'unique porte centrale. Les villages ici sont rarement réunis autour des clochers ; ils se dispersent à de grandes distances, et les habitations s'élèvent au lieu même où la terre est cultivable.

A Monpaderno, une place régulière s'étend devant l'église, et deux arbres entourés de gradins, qui leur font un double piédestal, s'élèvent de chaque côté et encadrent le modeste monument. Nous laissons encore à notre droite un autre village, Cetani. Les côtes, à mesure qu'on avance, sont moins fortes et les collines moins hautes ; on avance désormais sur des plateaux légèrement vallonnés. Toutes les femmes qui passent, même les plus pauvres, portent de gros colliers de corail ; celles qui gardent les troupeaux ont des croix d'or ou des médailles de Marie-Thérèse au cou ; leurs troupeaux, assez chétifs d'ailleurs, sont composés de moutons et brebis noirs.

Bonaci, que nous traversons ensuite, se groupe autour d'une ferme d'une certaine aisance, avec un avant-corps percé d'un grand arc surbaissé et qui présente à son premier étage un petit portique ; mais le corps principal, à large toit qui avance en portant une grande ombre sur la façade, est à peine percé de quelques trous. Il y a là un certain mouvement agricole ; à la porte stationnent de lourds chariots pleins de citrouilles de l'espèce dite, dans le nord de l'Italie. *angurie*, et sur lesquelles sont couchés des groupes d'enfants.

Sbandati, la dernière étape, est aussi dispersé par groupes de deux ou trois maisons ; nous saisissons au passage quelques jolis costumes, entre autres une fille à la fontaine, qui, descendue dans une citerne naturelle formée par les rochers, se détache en aimable silhouette sur les fonds roses du roc ; avec un beau geste, elle relève sa jupe pour remplir son *bucaro*. A partir de là, s'élèvent de petits taillis épais et drus, taillis de chêne qui fournissent des fagots pour les fours. Une personne étrange, habillée comme un homme et qui conduit une petite voiture semblable à la nôtre en fumant un long cigare de Virginie, passe rapide en fouettant son cheval ; notre guide nous dit que ce voyageur est une dame de Parenzo, dont le nom seul (assez fréquent d'ailleurs dans ces régions) suffit pour nous intéresser : madame *Bradamante* chasse et voyage ainsi seule, à la plaine ou à la montagne, toujours armée, sans peur et sans reproche, connue et respectée de tous.

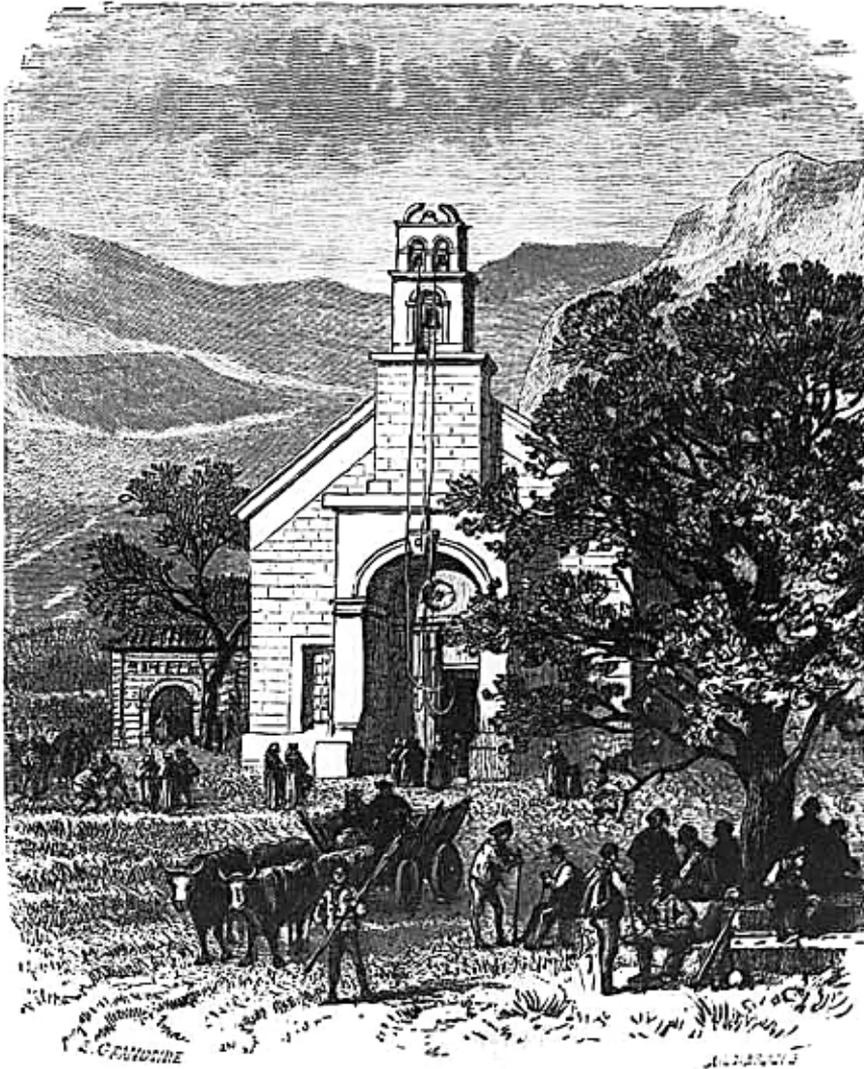
Depuis un instant déjà, dans les choses et dans les hommes, — ce n'est point pour madame Bradamante que je dis cela, — il y a une certaine grâce italienne ; l'élément slave s'éloigne et nous revenons à l'Italien, mais à l'Italien du Nord, celui de la côte depuis Ancône jusqu'à Venise, sans costume bien défini et sans caractère saillant dans l'extérieur. A partir de Sbandati, presque tout d'un coup, en descendant une dernière côte, on découvre Parenzo se découpant joliment sur la mer avec les barques de son port, ses deux clochers et son écueil de San Nicolo, qui a l'air d'un grand bâtiment à l'ancre dans la rade.

Nous avons mis quatre heures pour nous rendre de Pisino à Parenzo, c'est-à-dire pour aller du centre de l'Istrie à sa côte sud.

### VIII

Parenzo est un lieu beaucoup plus important que ne le comportent son étendue et son apparence. C'est le siège de la diète d'Istrie et la résidence de l'évêque. Parenzo, à elle seule, fournirait l'élément d'un volume historique d'un haut intérêt ; jamais peut-être, sans en excepter Zara, ville de la côte orientale de l'Adriatique n'eut des destinées plus tourmentées. Pour le

moment, Parenzo compte à peu près quatre mille âmes ; la ville est agréable, propre, bien tenue ; on sent que ses habitants vivent dans l'aisance du produit de leurs terres. Ils cultivent la vigne, le maïs, le froment, les légumes. Aux portes mêmes, et sur le rivage immédiat, s'élèvent d'immenses chantiers pour les dépôts de bois de four qu'on porte à Venise et à Chioggia. Les larges felouques qui disparaissent sous leur chargement de bois et qui, en petites



DISTRICT DE PISINO : LA PLACE DE L'ÉGLISE A MONPADERNO.

flottilles, stationnent constamment depuis la douane de Venise jusqu'au quai des Zattere, dans le canal de la Giudecca, viennent de cette partie de la côte. Parenzo fournit aussi de la pierre aux villes voisines, et les carrières des environs sont très-importantes.

C'est une petite ville vénitienne greffée sur une colonie antique, et les deux époques y ont laissé leurs traces très-évidentes ; de là les deux caractères bien distincts. La cité était fortifiée, la muraille flanquée de tours faisait une enceinte reliée par un port ; des écussons, encastrés dans la pierre, portent encore un fier lion et deux dates, 1432-1472. A l'intérieur, la *Piazza dei Signori* a son caractère vénitien ; de petits palais à jolis balcons byzantins, avec des lions

appuyés aux angles, des balcons à colonnettes sveltes aux chapiteaux feuillus, rappellent la période de la domination vénitienne, comme aussi, dans les cours à arcades ou même sur les places, les jolis puits du quinzième et du seizième siècle, aux margelles sculptées, usées par les traces des cordes, font penser à Venise.

Les monuments de Parenzo consistent en ruines romaines assez nombreuses, mais elles sont dans un tel état de dévastation qu'elles ne peuvent arrêter que l'archéologue. En fait d'églises, le *Dôme* est certainement la plus intéressante de toute la côte, et celle qui, malgré la destruction de certaines parties et les évidentes restaurations, donne l'idée la plus juste et la plus complète de la basilique des premiers temps du christianisme. A Rome, on a la basilique de Saint-Clément, à Milan l'admirable sanctuaire où on retrouvait naguère les corps des protecteurs de la ville : nous en verrons de nombreux exemples à Ravenne ; Torcello possède aussi un spécimen des basiliques chrétiennes ; mais le Dôme de Parenzo est d'un tel intérêt, que la Commission des monuments historiques de Vienne a cru devoir, en 1863, faire des sacrifices pour le conserver au pays.

La date à peu près certaine de la construction du Dôme se fixe entre 524 et 543 ; c'est le moment où Théodoric, le roi des Goths, fonde les évêchés d'Istrie. L'église, divisée en trois nefs, est précédée d'un atrium, et, avant l'atrium, d'un baptistère avec piscine baptismale. C'est le premier plan du croquis que nous avons fait sur nature. Dans cette partie ruinée, abandonnée pour le moment, on a réuni nombre de vestiges antiques, dont quelques-uns d'un grand intérêt. Si, placé dans l'atrium, on regarde la façade supérieure du Dôme, on verra que les parois extérieures, entre les baies qui éclairent le monument, étaient revêtues de mosaïques dont aujourd'hui il ne reste que des fragments.

A l'intérieur, les trois nefs sont divisées par des colonnes de marbres grecs précieux ; mais si on saisit dans un coin de la nef un anneau de fer qui sert à ouvrir un panneau du plancher, on peut pénétrer dans un compartiment souterrain qui indique le sol antérieur, encore recouvert de très-belles mosaïques à un mètre vingt centimètres au-dessous du sol actuel : de sorte que les colonnes qui séparent les nefs portent sur un petit mur caché sous le parquet.

L'autel principal s'arrondit en cul de four, orné, à son soubassement, de marbres précieux, de mosaïques, d'incrustations de nacre et de porphyre oriental, de frises de poissons, de fleurs, d'algues et de coquillages. Dans la partie supérieure, une composition en mosaïque de l'époque primitive du christianisme représente saint Euphrase et son fils, avec l'archidiaque Claude, les saints et les anges groupés autour de la mère de Dieu. Saint Euphrase est un homme de couleur, et l'inscription donne la date de la construction. Des ambons et pupitres, un tabernacle extrêmement curieux par son inscription et les sculptures dont il est revêtu, donnent de l'intérêt à cet intérieur dont les chapiteaux, remarquables au point de vue de l'exécution, ne peuvent pas, par leur caractère, être postérieurs au sixième siècle.

De l'église on passe dans un *martyrium*, sorte de catacombes beaucoup moins souterraines que celles qui sont creusées sous les basiliques ; mais là comme à Saint-Marc les eaux envahissaient le sol : il a fallu se contenter d'une profondeur moindre. Toutes les constructions du Dôme sont faites avec des débris antiques, comme c'était malheureusement l'usage alors.

Les traces de restauration sont évidentes ; la première date du dixième siècle, la seconde du treizième ; une autre eut lieu sous l'évêque Peterani ; enfin l'évêque Negri, surveillant lui-même une dernière restauration en 1764, retrouva le précieux tabernacle qui, en donnant le nombre d'années d'épiscopat du fondateur de l'église, permet de fixer la date de sa construction à l'année 534.

La partie antique de la ville n'existe plus que comme plan ; et si on veut, par l'imagination,

restaurer la colonie romaine, il faut reporter dans le lieu où ils s'élevaient primitivement les vestiges qu'on a transplantés ici et là. Une place dite « Marfori » (*forum Martis*) indique clairement le lieu des Comices et le forum plébéien avec ses deux temples dédiés à Mars et à Neptune. Si on pénètre, comme nous l'avons fait, dans un jardin du voisinage appartenant au marquis Polesini, qui nous a fait les honneurs de Parenzo pendant tout notre séjour, on peut voir



PARENZO : LE DUOMO, ÉGLISE DES PREMIERS TEMPS DU CHRISTIANISME.

encore les bases de l'un des temples, et de l'autre un fragment de colonnade engagé dans des constructions. Du théâtre antique il ne reste rien que le plan indiqué par des vestiges de forme circulaire; mais si on s'éloigne de la ville en suivant le bord de la mer jusqu'à la pointe San Petro, on peut, à l'heure du reflux, distinguer, au fond des eaux limpides, des fondements énormes, des ancres, des anneaux de fer rouillés, qui indiquent les vestiges d'un port antique avec son môle et ses quais.

En face de Parenzo, à un quart d'heure à peine, un caot permet d'aborder à l'île de

San Nicolo, où s'élevait autrefois un monastère de Bénédictins, aujourd'hui en ruine, et dont il ne reste debout qu'une très-haute tour ronde qui servait de phare aux navigateurs. L'écueil est verdoyant et fertile ; il appartient au marquis Polesini, qui a là un grand enclos avec jardin et une sorte de ferme. A peine débarqué, la première chose qui frappe nos yeux est une grande inscription vénitienne gravée sur une plaque de marbre dressée sur le sol, surmontée d'un lion de Venise, et qui baigne presque dans la mer. C'est un édit du chevalier



ILE SAN NICOLO : ÉDIT DES PROVÉDITEURS  
A L'OCCASION DE LA PESTE DE 1600.

procureur Alessandro Zeno, provéditeur à la salubrité, qui défend sous les peines les plus sévères, à quelque vaisseau que ce soit, armé ou désarmé, d'aborder dans l'île sans avoir satisfait aux lois et coutumes de la *Sanità* et pratiqué sa quarantaine.

Ce n'était point une précaution vaine. En lisant les chroniques, nous voyons qu'en effet, en 1360, une première peste — ou du moins la première dont l'histoire garde le souvenir — ravage la ville, à laquelle il restait encore trois mille habitants, quoiqu'elle eût été dévastée par la guerre civile. La guerre de Gènes l'épargna, alors que les autres cités étaient mises à feu et à sang ; elle se releva, bâtit son phare, éleva ses murs et creusa ses citernes ; cependant cette première peste l'avait beaucoup épuisée. En 1580, le fléau, éclatant une seconde fois, ne laissa plus que sept cents habitants. En 1600, il frappe de nouveau la ville, qui ne compte plus que trois cents âmes. En 1630, venu de l'Italie supérieure, il exerce encore ses ravages avec une telle force que les survivants abandonnent Parenzo, qui devient un cimetière

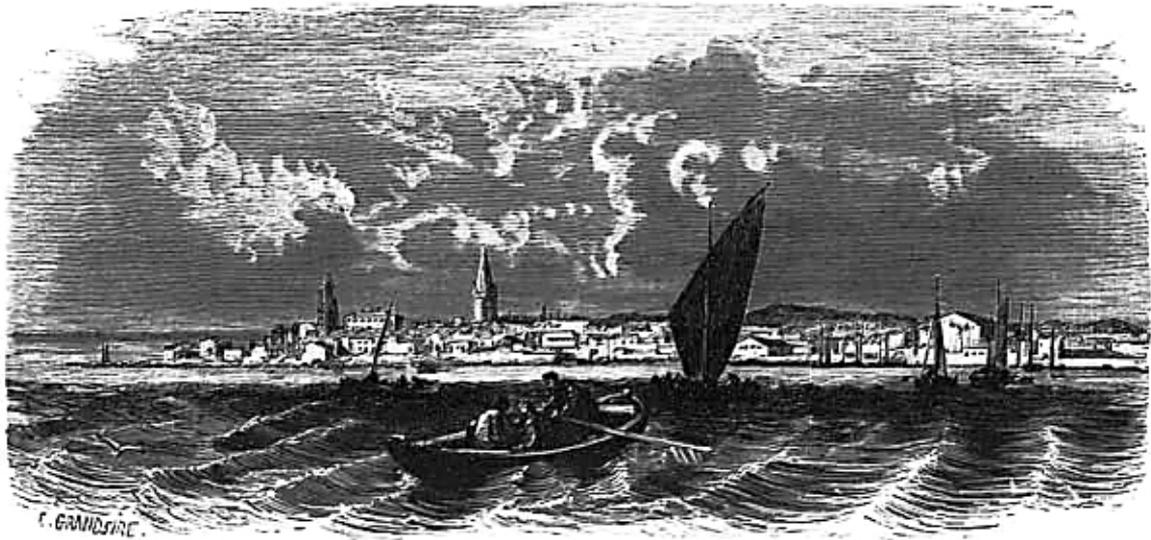
où souffle un air empesté. Les navigateurs, trente-cinq ans après, évitaient encore ces parages. Mais Venise était énergique ; elle transplanta là des Grecs de Candie, des Slaves, des Albanais, des Dalmates : elle leur donna ces belles terres qui s'étendent autour de la ville et représentent le sol le plus fécond du territoire. En moins d'un siècle les habitants étaient revenus au nombre de deux mille ; mais on conçoit que les provéditeurs de la santé publique prissent les mesures les plus sévères pour éviter un nouveau sinistre, et on aime à toucher du doigt, par une inscription aussi monumentale que celle que nous reproduisons, les témoignages historiques du danger que courait alors la côte avec ces pèlerins et voyageurs insoucieux des lois sévères de la pratique.

## IX

Nous allons nous embarquer à Parenzo pour gagner Pola, le grand arsenal militaire de l'Autriche, à la pointe de la presqu'île d'Istrie. Cette côte ouest est admirablement desservie : tous ses ports et toutes ses villes sont reliés par les vapeurs du Lloyd, qui apportent avec eux la vie et l'abondance ; c'est la rive privilégiée où s'élevaient autrefois les belles colonies romaines, celle où plus tard les Vénitiens assurèrent leurs conquêtes en développant la prospérité de tous les ports qui leur offraient des abris sûrs dans leurs voyages en Orient. Rien qu'en rangeant la côte, au seul aspect de sa configuration, on comprend les causes qui déterminèrent la conquête, et qui, de tout temps, firent de l'Istrie et de la Dalmatie une proie pour le voisin le plus puissant : ne laissant depuis plus de deux mille ans, de Trieste aux bouches du Cattaro, qu'une seule ville

indépendante, Raguse, qui se gouvernait en république, encore qu'elle payât tribut triennal au Grand Seigneur, et qu'elle ait été obligée de lui demander comme protection de s'emparer de deux enclaves qui l'isolaient des territoires des colonies vénitiennes.

L'Istrie est certainement un pays pierreux, triste, presque partout désolé en dehors de son littoral ; elle est tributaire de l'étranger et ne se suffit point à elle-même ; mais sa population fournit des marins excellents pour les flottes, ses carrières donnent des pierres pour la construction, ses forêts (dont on cherche en vain aujourd'hui la trace) produisaient autrefois des bois pour les galères. De l'autre côté de l'Adriatique le rivage est plat ; de Venise à Ancône il n'y a pas un bon refuge, et quand la République voulait aborder en Grèce, ses vaisseaux devaient côtoyer le rivage illyrique, qui forme des golfes et qui est rempli de ports excellents. Voulait-elle des pilotis pour ses maisons, des rameurs, des soldats, des matériaux pour sa marine, Venise devait encore les demander à l'étranger. Assise dans la lagune, jetant déjà les bases de



VUE DE PARENZO.

sa puissance, elle convoitait donc l'Istrie ; et dès 991, le jour où les riverains de l'Adriatique infestée par les pirates narentais l'appelèrent à l'aide, la république de Saint-Marc, en leur rendant la sécurité, leur enleva l'indépendance.

Après les grandes péripéties de nos guerres de l'Empire, quand le traité de Vienne donna à l'Autriche l'Istrie et la Dalmatie, les inventeurs de l'équilibre européen entendaient encore égaliser les forces des divers États représentés au congrès en refaisant plus équitablement la carte d'Europe. Aujourd'hui enlevez ces pays à la maison de Habsbourg, elle n'a plus ni ports, ni flottes, ni matelots habiles ; et cette marine autrichienne, qui a dans l'histoire de ces dernières années et Lissa et l'expédition au pôle nord, n'a plus de moyens d'exister.

Le voyage de la côte d'Istrie à bord des bâtiments du Lloyd offre un grand attrait si le temps est calme et si l'atmosphère est douce. Le littoral est très-habité, on fait escale partout et l'excursion rappelle au voyageur les faciles promenades des grands lacs italiens, lac de Côme, lac Majeur ou lac de Garde, avec des horizons plus vastes, et sans la ceinture de montagnes bleuâtres. Là aussi les ports blancs défilent les uns après les autres, tous plus ou moins vénitiens d'aspect ;

les villages se succèdent, assis sur de petites collines ; et quand on entre dans la série des écueils dont la côte est semée vers la pointe du cap Promontore, on navigue comme dans un canal et on oublie l'Adriatique. Quand nous doublerons ce cap Promontore, nous entrerons dans la région des tempêtes ; jusque-là nous sommes encore sur la côte abritée.

On va de Parenzo à Pola en quatre heures, après avoir croisé Fontane et Orsera, petits pays sur la montagne. On touche deux ports, ceux de Rovigno et de Fasana. Le vapeur rase toujours le bord semé de petits écueils presque au niveau des flots, avec un peu de verdure et de longues traînées rocheuses qui paraissent et disparaissent sous le flot, et sur lesquels s'arrêtent parfois de grandes bandes d'oiseaux de mer. A onze heures notre bâtiment lève l'ancre ; à midi et demi, nous stoppons devant Rovigno pour prendre des voyageurs et quelques caisses de marchandises.

La ville est construite sur un rocher, et son église en occupe le sommet, flanquée d'un campanile dont la forme est exactement calquée sur le modèle de celui du Sansovino. Une statue de la Vierge, d'une assez jolie silhouette, sert de flèche à l'édifice.

Pour entrer dans le port, nous avons dû contourner le rocher sur lequel s'étagent les constructions ; celles de la pointe sont portées sur un roc taillé à pic comme un mur de soutienement ; et la mer, quand elle est en fureur, doit déferler jusqu'aux premières fenêtres en battant sourdement les bases. Les maisons de la vieille ville s'élèvent sur la hauteur et se groupent autour de l'église ; la ville autrichienne longe les nouveaux quais et reflète dans l'eau ses magasins, ses casernes et ses établissements. Rovigno est riche, et sa fortune consiste en oliviers ; du haut du bord, quand on regarde les quais, on sent qu'il y a là un certain mouvement d'affaires ; sur la place s'élève une tour qui rappelle celle de la *Merceria* de Venise ; au-dessus des maisons étagées, les jardins montrent leurs tertres de gazon et leurs verts feuillages.

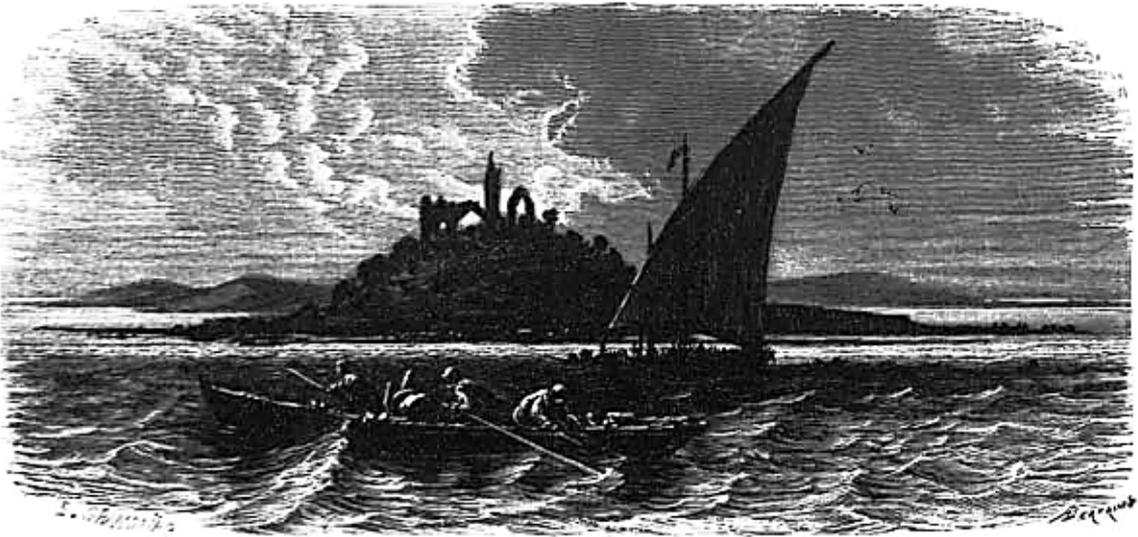
En examinant le port, nous reconnaissons qu'il y a deux ancrages, l'un au nord, l'autre au midi, et il se fait autour de nous un assez grand mouvement de polacres, de tartanes, de trabacoli, de bâtiments de toute sorte qui viennent prendre à Rovigno l'huile qu'on y récolte. A Parenzo, c'était la vigne qui était la richesse du pays ; ici, c'est l'olivier au feuillage sombre qui tache la terre grise et donne à la côte son caractère.

Au sortir de Rovigno nous prenons un instant le large pour éviter le rocher qui forme la pointe du golfe, et nous nous engageons dans les passes formées par tous ces écueils qui émergent à quelque cinq cents mètres de la côte, portant tous des oliviers ; çà et là s'élèvent quelques rares cabanes qui abritent les paysans au moment de la récolte. Ce sont les îles Santa-Catarina in Scoglio, — Figarola, — Lamatorina, — San Andrea, — San Giovanni in Pelago et le Due Sorelle (les Deux Sœurs) qui n'en forment qu'une. Les autres îles du groupe (elles sont au nombre de douze) sont plutôt des écueils. Dans la première de toutes, en face de Rovigno, on voit encore debout un haut campanile et les arcs d'une nef qui se profilent sur le ciel ; là s'élevait le couvent de Santa-Catarina in Scoglio.

Toutes ces passes sont étroites, mais l'eau est profonde et la traversée est sûre. Quand nous avons franchi les écueils, nous serrons de nouveau la côte, assez déserte, basse, tachée de temps en temps d'un point blanc et de petits monticules grisâtres qui indiquent des carrières ou des fours à chaux. Les villages, d'ailleurs assez rares, sont presque toujours situés au sommet des collines. Une fois encore nous entrons dans une passe étroite formée par des îles qui s'étendent parallèlement au rivage, Scoglio Minore et Brioni : c'est le canal de Fasana, petit port entre Dignano et Pola. Nous prenons la poste sans laisser de voyageurs et sans en recevoir, et, doublant la pointe Rancon, nous pénétrons dans un golfe formé par la Penada et le cap Compare : nous sommes dans les eaux de Pola.

La pointe de ce cap Compare s'avance assez dans la mer, dans la direction nord, pour

former avec la pointe opposée un cirque de collines coupé par un étroit goulet laissant l'entrée aux navires. C'est un port circulaire creusé par la nature, d'une immense étendue, et coupé dans son diamètre par des îlots dont le génie maritime s'est emparé, soit pour la défense, en les fortifiant, soit pour la construction navale, en y établissant des cales de radoub et des hangars. Quand on est entré dans le port de Pola, on a devant soi la ville, admirablement située sur la rive, avec ses immenses arsenaux à droite, ses monuments de l'amirauté au centre et ses merveilleuses arènes antiques à gauche; si on se retourne pour regarder en arrière,



COTE D'ISTRIE : SAINTE-CATHERINE EN L'ÎLE, ÉCUEIL ENTRE PARENZO ET PASANA.

on cherche en vain la passe qu'on vient de franchir, car les deux pointes des caps se recouvrent l'une l'autre et l'anneau est fermé. Les forts gardant la passe, trente vaisseaux de guerre, abrités des vents et en pleine sécurité, peuvent évoluer dans ce vaste cirque.

## X

Pola offre au voyageur un attrait multiple : l'archéologue y rencontre, dans un bel état de conservation, des monuments romains de la belle période ; celui qui cherche en Istrie les traces de la domination vénitienne trouve dans la ville du moyen âge un spécimen très-complet des colonies de la République ; la cité moderne, énorme agglomération de constructions militaires, offre enfin un genre d'intérêt très-vif à ceux que séduisent les grandes manifestations du génie industriel de notre temps.

Comme la cité civile disparaît devant la cité militaire, qui occupe une surface beaucoup plus considérable, ainsi la population autochtone disparaît dans la colonie maritime.

Nous descendons à l'hôtel Pavanello ; on n'y fournit pas au voyageur le moyen de se nourrir, il lui faut donc chercher dans la ville italienne quelque restaurant hasardeux ; mais s'il a eu soin de se munir de lettres pour quelque officier de la marine impériale et royale, il sera présenté au Casino des officiers, où, avec une société d'une courtoisie exceptionnelle, il aura une table excellente et la ressource des journaux italiens, français, allemands et anglais.

Notre première visite est pour la place de la ville, la plus vaste de la province, et qui sert à

la fois de marché, de promenade, de point de réunion ; à l'heure à laquelle nous y arrivons, des officiers de marine se promènent rapidement de long en large comme s'ils étaient sur le pont de leur navire. C'était là l'ancien *Forum*, et toutes les rues qui y aboutissent portent encore aujourd'hui des noms antiques : rue des *Comices*, rue de *Janon*. Le vieux Palais municipal, dont nous donnons le dessin, occupe tout le fond ; son portique en arcades, son balcon et le motif principal qui le décorent, en font un assez joli spécimen des constructions municipales vénitienes. Il doit appartenir au quinzième siècle ; mais en 1581 le monument s'étant écroulé, on l'a restauré sans beaucoup de souci du caractère, notamment dans sa partie supérieure. Là résidait le Recteur envoyé par Venise avec le titre de comte de Pola, et qui était chargé d'administrer la ville avec un collège de quatre citoyens. Les parties angulaires, restées intactes, et qui sont de l'époque primitive, offrent des inscriptions curieuses qui disent l'histoire du monument. Sur le côté droit, une pierre sculptée, encastrée dans la masse, représente un chevalier bardé de fer, curieuse image d'un margrave d'Istrie au quatorzième siècle.

Si on s'engage dans la ruelle dont ce pilier forme l'angle, pour regarder la façade latérale et la façade postérieure, on constate avec étonnement que jusqu'à hauteur d'appui cette dernière est antique et présente des pilastres romains, avec un système d'assises, des frises élégantes et des rinceaux charmants. Ce sont les restes d'un temple qui occupait l'un des côtés du Forum, dont la place actuelle marque encore la limite exacte de ce côté. Il y a plus de cinq cents ans, peu soucieux des vestiges de l'antiquité, les Vénitiens approprièrent ainsi la partie de ce temple qui était conservée, et ils en firent la façade postérieure de leur *Palazzo dei Signori*.

Si nous examinons la place du Forum en faisant face au Palais municipal, elle présente la figure d'un long quadrilatère bordé de cafés dont les tables avancent sur les dalles, et où, le soir, on vient s'asseoir pour prendre des glaces, comme dans les villes italiennes. Les maisons qui s'élèvent sur les trois côtés sont construites à la vénitienne, avec de petits balcons à colonnettes, de hautes cheminées et des arcs byzantins. Tout le côté gauche, construit au moyen âge, empiète sur l'antique place du Forum. Là où s'élève actuellement la municipalité, se dressait le temple de Mercure ; celui d'Auguste, qui lui faisait pendant, est encore intact, mais ces maisons à notre gauche nous le cachent. Entrons dans la petite ruelle parallèle à la façade du *Municipio*, nous découvrirons le temple du divin Auguste.

C'est un monument de petite dimension, mais d'une proportion exquise : la photographie que nous avons rapportée comme document en donne une idée bien précise ; on voit que le temple consiste en une cella et un avant-portique auquel on accède par quelques marches. Les chapiteaux, les frises, les bases, les moulures, les architraves et le couronnement tout entiers sont intacts ; on lit même encore dans la frise cette précieuse inscription : « ROMÆ ET AVGVSTO. CÆSARIS DIVI FILIO PATRI PATRIÆ. »

C'est de l'histoire écrite sur la pierre dans la forme la plus noble et la plus élégante, et c'est le grand attrait d'un voyage que ces vestiges du passé qui, après deux mille ans, se dressent intacts au détour d'une rue, évoquant le souvenir des siècles écoulés. Pola était colonie romaine et municpe, ses habitants avaient droit de citoyens avec tous les privilèges que ce titre comportait. Déjà florissante, elle prit parti pour Pompée dans la lutte qu'il soutint contre César, et la ville fut saccagée : Julie sollicita la clémence de l'empereur, et Pola, qui lui devait son salut, prit le nom de *Julia Pietas*. Le temple élevé à Auguste fut un gage de reconnaissance ; et, comme on associait alors au nom de l'empereur l'idée de patrie, on dédia le monument à Rome et à Auguste « Père de la Patrie ».

Ce petit temple a eu ses vicissitudes ; celui qui lui faisait pendant avait déjà disparu au seizième siècle, tandis que le premier dut sa conservation à la destination qu'on lui donna sous

la Renaissance : il servait alors de magasin à blé. Aujourd'hui, isolé des bâtisses qui pouvaient compromettre sa sécurité, on en a fait un musée d'antiquités, où l'on trouve épars, sans ordre, des vestiges de tous les monuments romains de la ville et des inscriptions d'un haut intérêt pour l'histoire locale.

Cette partie de la cité est, comme on le voit, la partie antique; celle du moyen âge s'est élevée sur le même emplacement. Les deux époques ont laissé partout leur trace, et l'architecture a ce double caractère. Si on s'engage dans les petites rues sur lesquelles donnent les façades postérieures des deux temples antiques, on arrive aux faubourgs de la ville entre deux bordures de maisons vénitiennes du quinzième, du seizième et du dix-septième siècle. Quelques-unes de



LA PLACE DE FORUM OU DE LA SEIGNEURIE, A POLA.

ces habitations ont gardé leurs élégants balcons et leurs toitures à large entablement; souvent aussi on remarque, autour de portes de proportions nobles, et dont les panneaux à moulures élégantes sont de l'époque, ces chambranles d'un beau dessin, ornés des câbles sculptés pris dans la masse, si fréquents à Venise. De ce côté, la vue du port est encore cachée par l'épaisseur des grandes constructions modernes qui bordent les quais. Quand on les a dépassées, traversant des faubourgs où, à côté de maisons misérables, s'élèvent des groupes de constructions propres, uniformes d'aspect et qui dénoncent par leur extérieur et le goût et les habitudes allemandes, on arrive à des jardins, à des terrains vagues, à des baraquements, à des dépôts de poudre, de munitions et de matériel, à des casernes et à des magasins. En suivant la route parallèle à la rive, route abandonnée, effondrée et qui s'éloigne du quartier militaire, on

voit apparaître bientôt, dans toute sa majesté architecturale, cette admirable arène antique à arcades superposées, qui peut être comparée, dans sa belle unité et sa masse, à la fois légère et imposante, aux plus beaux monuments de l'antiquité.

## XI

L'arène antique de Pola n'a ni la grandeur écrasante du Colisée, ni la pesanteur de l'amphithéâtre de Vérone ; elle séduit par l'élégance des formes, la légèreté des ordres : dans la recherche des moulures qui la décorent et le goût général de l'édifice, on sent l'atticisme de l'art grec.

C'est à la munificence des empereurs que Pola dut ce monument, et on suppose que c'est Titus qui le fit construire. L'édifice s'élève presque au bord de la mer ; le terrain sur lequel il est assis forme une colline et se mouvant de telle sorte que la partie qui regarde le port compte quatre ordres superposés, tandis que celle qui regarde la campagne n'en compte que trois. La base du second ordre est de niveau, de ce côté, avec le sol de la colline. L'arène servait aux luttes des athlètes et des gladiateurs ; l'intérieur en est absolument vide, tous les gradins et degrés ont été enlevés. Il ne reste de l'édifice que sa façade extérieure, qui est intacte ; c'est sans doute à cette circonstance qu'est due l'impression de légèreté que ressent le spectateur à première vue, mais il ne faut pas douter que la suprême élégance de proportion des ordres superposés ne contribue aussi à ce résultat. Jusqu'à la hauteur du troisième ordre d'un côté, et jusqu'à celle du deuxième de l'autre, montaient les gradins où s'asseyaient les spectateurs : les arcs du dernier ordre formaient à la partie supérieure un immense promenoir circulaire, dont le plancher était en bois et d'où on avait la vue sur la mer et sur l'intérieur. Un immense *velum*, dont on voit encore les points d'attache formés par une assise évidée de distance en distance et reposant sur des dés, protégeait les spectateurs, qui pouvaient assister au nombre de vingt et un mille, tandis que le promenoir pouvait en contenir cinq mille.

Quatre avant-corps d'une forte saillie, butant la construction et fermés à la partie supérieure par des *claustra* découpés avec art et encore intacts, contenaient les escaliers qui conduisaient aux gradins supérieurs. Les arcs sont au nombre de cent quarante-quatre ; la hauteur approximative du monument est de soixante-quinze pieds, et son grand diamètre mesure deux cent soixante-douze pieds.

Au quatorzième siècle le monument était encore intact ; les patriarches d'Aquilée avaient promulgué des édits spéciaux pour sa conservation : on devait payer cent sequins d'amende pour chaque pierre enlevée. Les Templiers, qui avaient un couvent près de là, venaient s'y exercer aux tournois ; vers 1325 on y donnait régulièrement des fêtes, des joutes à la lance et des simulacres de combats où l'on conviait le populaire. Mais à la même époque, pendant la grande guerre des Vénitiens contre les Génois (guerre de Chioggia), Pola, déjà trois fois ruinée depuis quatre siècles, eut tant à souffrir, que nul pouvoir ne fut assez fort pour empêcher les pauvres habitants d'enlever les gradins de l'arène pierre par pierre : ils les transportaient sur la rive opposée, et les vendaient aux Vénitiens, qui les employaient pour leurs constructions. Cependant le monument restait encore assez complet lorsque Balthazar Peruzzi et Serlio, les grands architectes italiens du seizième siècle, vinrent à Pola étudier les constructions antiques, les relevant avec le plus grand soin dans des dessins conservés encore aujourd'hui aux *Offices* de Florence. De nos jours, avec un esprit d'initiative dont il faut lui savoir gré, un jeune architecte, M. Chabrol, a pris pour sujet d'un de ses envois de Rome l'étude de l'architecture à ordres superposés, et est venu à Pola dans le but de mesurer l'arène.

Je m'installe au croisement de deux routes, dans un carrefour d'où le monument se compose agréablement avec le paysage ; l'une des deux voies, perpendiculaire à la mer, conduit aux quais du port ; l'autre, venant de la place du Forum, passe au pied même de l'arène dans la partie où elle s'appuie à la colline ; elle est bordée, d'un côté, de petites maisons dont les seuils, suivant la rampe rapide qui regagne la hauteur, présentent de grandes différences de niveau.



POLA. — LE TEMPLE DÉDIÉ A ROME ET A AUGUSTE, A POLA (Voy. p. 130).

De l'autre côté, s'étendent des jardins clos de pierres entassées les unes sur les autres sans joints ni ciment, et plantés de beaux oliviers qui se détachent sur le monument. Un grenadier chargé de fruits mûrs indique une température propice et un climat méridional. Le jour est éclatant, le ciel est pur, la chaleur est grande en ce mois d'octobre. La noble courbe de l'arène se détache en perspective sur l'horizon, les arcs vides des ordres romains se profilent sur un

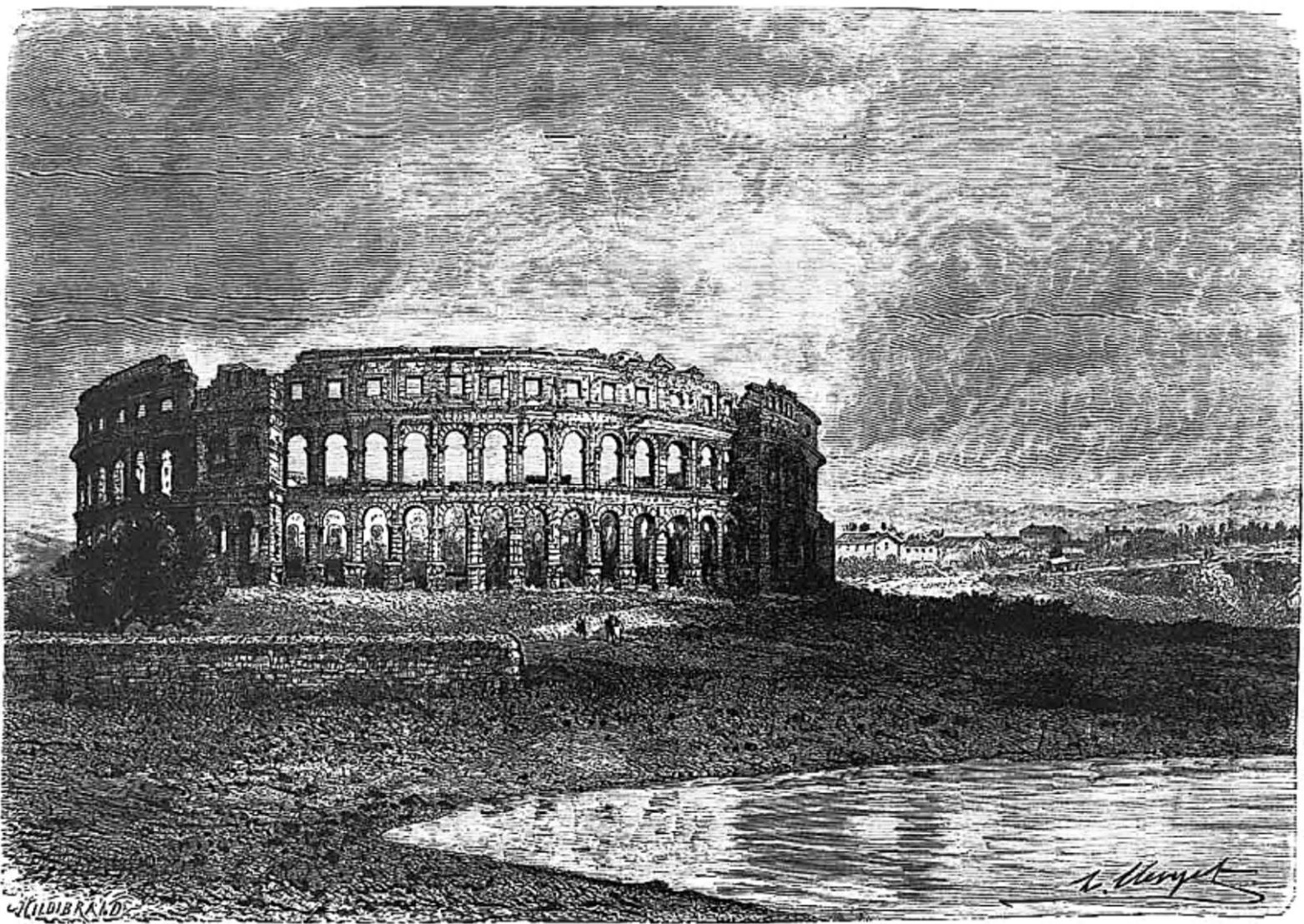
fond bleu taché de légers nuages blancs. Pendant que j'esquisse une aquarelle, les chariots des paysans venus au marché passent devant moi et, s'arrêtant au carrefour, forment des groupes heureux qui s'effacent aussitôt que j'essaye de les fixer : une population d'enfants bruyants m'entoure en cherchant à suivre sur le papier les formes que ma main trace. Tous ces bambins portent des cartons en bandoulière et des ardoises ; les écoles sont nombreuses et l'instruction est obligatoire ; mais les bienfaits de cette civilisation, qui n'est pas en harmonie avec les haillons qui les couvrent, ne se révèlent point dans les propos de ces écoliers sans prudence. Ils s'invectivent en se jetant à la face l'épithète de *Croate* ! parmi d'autres moins inoffensives. Le quartier pauvre où je me suis arrêté s'appelle en effet *la Croazia* ; il faut voir dans cette parole, qui pour nous ne saurait être une injure, une manifestation locale des divisions de races.

## XII

On peut rentrer dans la ville en suivant son ancienne enceinte fortifiée ; le mur antique est encore debout, modifié en bien des endroits par les ingénieurs du moyen âge, mais bien apparent avec ses trois belles portes romaines intactes : la *porta Gemina*, porte double, entrée principale de la colonie de *Julia Pietas* ; la *porte d'Hercule*, petite, simple, massive, où l'on voit encore la tête colossale d'Hercule et sa massue, avec une inscription commémorative portant le nom des décevirs sous le gouvernement desquels elle a été construite ; enfin la *porta Aurata*, admirable petit monument dont nous donnons le dessin, qui conduit, par une voie antique absolument directe, à la place du Forum d'où nous sommes partis tout à l'heure. Malgré les vicissitudes des temps, les bombardements des Génois et des Français, et malgré les luttes intestines, la porte Dorée est restée debout et presque intacte ; elle a trois ouvertures : celle du milieu pour les chars, les deux autres pour les piétons ; elle conduisait au Forum et s'ouvrait sur la voie des Tombeaux. Dédicée à Minerve, sa clef de voûte porte encore sculptée en relief la figure de la déesse, plus tard le peuple oublia son nom ; et comme elle se fermait avec une grille dorée, on l'appela la porte Dorée. On la croit de l'époque de Trajan ; il est à regretter que le manque de recul ne permette pas de la dessiner à l'intérieur, et que justement la façade qui donne sur le chemin de ronde, et d'où on la peut juger le mieux, soit la moins ornée. La façade opposée est d'un grand goût : dans les tympans deux Victoires ailées portent des couronnes, un aigle mordu par un serpent qui l'enserme de ses anneaux déploie ses ailes sur la clef de voûte ; et l'épaisseur de l'archivolte, depuis sa base jusqu'à la naissance de l'arc, offre un panneau richement fouillé où grimpent des pampres entrelacés et chargés de fruits ; enfin, dans la frise de l'architrave, on lit ces mots : SALVIA · POSTUMA · SERGII · DE · SUA · PECUNIA ·

C'est donc un arc votif élevé par *Salvia*, une fille posthume, à ces *Sergius de Pola* qui, dans l'histoire de la ville, jouent un rôle jusqu'au moyen âge.

Les archéologues pourraient longuement épiloguer sur ce petit monument antique. Les *Sergius*, déjà distingués au temps de la République, avaient eu un des membres de leur famille qui, à l'époque de la fondation de la colonie, était venu à Pola représenter l'autorité romaine. Il fit souche, et ses héritiers donnèrent à la république de Pola des magistrats, des décevirs, des édiles, des colonels. Le mari de *Salvia Postuma* (on l'apprend par les inscriptions) fut édile, puis colonel de la 29<sup>e</sup> légion ; il y avait encore un *Lucius*, fils de *Cassius*, édile aussi, puis plus tard décevir ; un *Caius* enfin était à la fois décevir et censeur quinquennal. *Salvia* leur voulut rendre hommage à tous, et sur la porte (probablement élevée déjà comme porte triomphale, puisqu'on défendait de rendre de tels honneurs aux simples citoyens) elle fit rapporter à ses frais un autre arc, sculpter les archivoltes et les tympans, graver la frise, et dresser sur



L'AMPHITHÉÂTRE ROMAIN DE POLA.



l'entablement les statues de ses ancêtres et parents, images aujourd'hui dispersées. On appelle encore cette porte l'Arc des Sergius ; elle n'est dégagée que depuis 1826, car le moyen âge l'avait fortifiée et une fausse tour en masquait l'entrée.

Il est un homme auquel il faut toujours rendre hommage quand on voyage en Istrie en touriste qui se préoccupe de l'âge des pierres : c'est Kandler, qui, avec Giovanni Carrara, s'est



LA PORTE DORÉE.

intéressé à l'histoire de son pays et a décidé le gouvernement autrichien à faire des fouilles dans ces anciennes colonies romaines. Il a constaté à Pola l'existence d'un théâtre antique à la pente d'une colline sur laquelle nous en cherchons vainement la trace ; mais il existe des textes, et en soulevant légèrement la terre on retrouve le plan. Une tradition nous amenait d'ailleurs sur ces lieux ; le cicerone qui conduit l'étranger dans la belle église de *la Salute* de Venise répète machinalement que les quatre grandes colonnes de marbre précieux qui ornent le maître-autel viennent de ce théâtre aujourd'hui disparu. Il est exact que Venise, de tous les

points de ses colonies, de tous les lieux de ses conquêtes, chargeait ses galères des débris colossaux des ruines antiques, et bien souvent, hélas ! faisait elle-même des ruines des monuments qu'elle trouvait encore debout. Les merveilleux piliers qui s'élèvent à l'entrée du palais des Doges, à l'angle de Saint-Marc, n'ont pas d'autre origine, comme aussi les deux colonnes de granit de la Piazzetta et les quatre chevaux de bronze doré qui piaffent sur le portail d'entrée de la basilique.

En 1501, Pietro d'Angera dit avoir vu le théâtre intact ; Serlio, lui, faisait mieux que le voir, il le dessinait pierre par pierre. Mais la peste et les sièges renouvelés avaient engendré la misère ; on voulait de plus reconstruire les remparts, et chacun, peu à peu, emportait sa pierre. Les Vénitiens voulant en 1630 élever une forteresse sur la colline, un ingénieur français, Deville, exécuta l'ordre qui lui fut donné de construire le fort avec ce qui restait du théâtre romain.

Il y avait encore bien d'autres monuments antiques à Pola, entre autres un *Nymphæum* ; l'autel est détruit, mais, Dieu merci, la naïade reste : c'est une source abondante, captée bien loin dans la campagne, et qui, à son arrivée dans la ville, est reçue dans un bassin auquel on arrive par des marches d'origine antique.

Toute cette partie que nous venons de visiter, c'est la Pola antique, et aussi la Pola vénitienne qui s'est élevée sur l'emplacement même de la *Julia Pietas*, conservant et ses portes et une partie de ses murailles. Le Forum, la *Piazza* actuelle, en est le cœur ; cette ville est tout à fait distincte de la Pola industrielle et de la colonie maritime, régulière, massive, administrative, antipittoresque, mais qui, par sa structure même, sa masse et son caractère absolument moderne, fait un contraste qui donne à Pola son cachet particulier. Cette ville nouvelle se dérobe entièrement au voyageur qui visite la partie antique, car une longue rue droite qui part du port et aboutit au Casino des officiers isole entièrement les deux quartiers. Les enceintes de l'arsenal, en quelques endroits surmontées d'une longue grille qui en laisse voir l'intérieur, s'élèvent dans d'autres à une très-grande hauteur et dérobent la seconde ville à la première.

### XIII

L'Autriche a concentré à Pola ses arsenaux maritimes, et c'est à cette concentration que la ville, autrefois très-florissante, mais qui a subi tant de vicissitudes, doit aujourd'hui son importance et son renouvellement. A un moment de son histoire Pola n'existait plus que de nom, malgré la surface qu'elle continuait à occuper et malgré ses monuments. Un vent de mort avait soufflé sur ses côtes, l'air était empesté, les navigateurs avaient oublié la route de son port et tracé dans les flots de l'Adriatique une frontière idéale au delà de laquelle, disait-on, on respirait les miasmes pestilentiels. Et, de fait, le seul dix-huitième siècle avait vu la peste y éclater six fois, dans les années 1723, 1731, 1762, 1763, 1783 et 1784. Alors que Parenzo se repeuplait, sa puissante voisine restait déserte ; il fallut que la république de Venise, à la veille de sa chute, y transplantât, de ses colonies lointaines, des hommes habitués à une vie rude et à des climats dangereux.

Prise indépendamment de l'arsenal et de sa population flottante, la ville est encore peu peuplée, comparativement à la colonie antique. Aujourd'hui tout le district, qui occupe une superficie de quatre lieues carrées, ne compte pas plus de sept à huit mille habitants, alors que celui de Pisino, sur une superficie qui n'est que double, en compte vingt-cinq mille.

Le bassin de Pola, par sa configuration naturelle, était plus propre que tout autre point de l'Istrie à devenir le grand port militaire d'un Empire ; là sont les arsenaux de construction et

d'armement et le quartier général de la flotte. Si on visitait Pola à ce point de vue spécial, il y aurait à écrire un chapitre d'un haut intérêt. Le gouvernement autrichien ne permet que difficilement l'entrée de l'arsenal ; mais le voyageur qui passe et qui n'a nul souci des secrets moyens de destruction dont tous les gouvernements sont jaloux dans cet âge de fer, en voit assez cependant, dans une visite de dilettante, pour juger de la puissance de ces arsenaux et de leur superbe organisation.

Pola est de création toute récente. Dès les événements de 1848 le gouvernement autrichien comprit qu'à un moment donné il devrait abandonner Venise, et le ministre de la marine fut chargé de nommer une commission qui parcourrait la côte d'Istrie pour choisir le point le plus propre à la construction d'un arsenal maritime. Dès 1849, des rapports étaient adressés au gouvernement, mais ce n'est que sept ans après qu'on posa la première pierre ; jusque-là Trieste (la *Cité fidèle*, comme on la nomme) avait fait de telles instances pour attirer à elle la prospérité qui devait résulter de la création de cet établissement, qu'on s'était arrêté un moment à l'idée de choisir l'Anse de San Marco, où s'élève aujourd'hui l'Établissement Technique triestain.

Nous avons eu la bonne fortune de rencontrer à Trieste un sous-ingénieur de la marine française, secrétaire du conseil des travaux, M. Dislère, qui revenait d'accomplir une mission spéciale dans les grands ports de l'Adriatique : il a bien voulu, en quelques entretiens, nous faire part du résultat de ses observations en ce qui concerne l'arsenal de Pola. Il estime que l'un des caractères particuliers de cet établissement et l'un de ses plus grands avantages, c'est qu'il a été créé d'ensemble et sur un plan longuement médité, tandis que la plupart des arsenaux de l'Europe représentent, plus ou moins, une agglomération de bâtiments qui sont venus s'ajouter les uns aux autres, et tant bien que mal, au fur et à mesure des besoins. Un autre caractère essentiel, c'est que Pola constitue une colonie militaire dans laquelle il a fallu tout créer, tandis que d'ordinaire, à mesure que l'établissement qui dépend d'une ville se développe, le centre auquel il se rattache s'augmente avec lui.

L'arsenal est situé au fond du golfe ; il est protégé par de nombreux ouvrages placés non-seulement autour de la rade, mais sur les nombreux îlots qui ferment les passes. Au point de vue de la défense, il semble que l'établissement soit à l'abri d'une attaque et d'un bombardement par une flotte ; le danger évident serait dans un long blocus, car dans l'état actuel des choses les ravitaillements se font par mer, et, s'il fallait les opérer par terre, la difficulté serait considérable, en raison du manque de voies de communication et de la nature abrupte du pays. On s'occupe en ce moment d'ouvrir un chemin de fer stratégique, qui, protégé du côté de la mer par les îles, resterait aux mains des forces qui seraient bloquées par l'Adriatique.

L'arsenal se compose de deux parties : l'une sur le rivage même, où s'élèvent sur trois lignes parallèles tous les ateliers et les magasins ; l'autre sur une petite île dite le *Scoglio Olivi* (l'Écueil des Oliviers), qui contient les cales de construction et de halage, la scierie et les bassins de radoub. Tous les magasins et ateliers sont desservis par un réseau de chemins de fer des plus complets ; il y a deux grandes lignes, parallèles au quai, auxquelles sont perpendiculaires les magasins, pourvus eux-mêmes de railways : à l'intersection se trouvent des plaques tournantes.

On ne fabrique pas de cordages à Pola, ils viennent tous de Trieste. Pour la voilure, on emploie des machines à coudre de forte dimension, et les femmes travaillent concurremment avec les hommes. Les ouvriers sont au nombre de quinze cents, ce qui semble peu pour un établissement aussi colossal. La marine autrichienne a jugé nécessaire l'organisation d'un personnel d'ouvriers militaires spéciaux à l'arsenal. Pour comprendre le fonctionnement de ce service particulier à Pola, il faut savoir qu'en Autriche et dans toutes les provinces de l'empire Austro-hongrois le recrutement se fait par circonscription, et que tous les hommes provenant

des districts côtiers, depuis Trieste jusqu'aux bouches du Cattaro, sont uniquement affectés à la marine. Or, l'industrie de la construction navale étant une des ressources des ports du littoral, chaque année rend disponibles pour l'armée de mer deux à trois cents ouvriers de la profession. Ces hommes sont divisés en deux parties à peu près égales : l'une est versée dans les équipages de la flotte, exactement comme le reste du contingent ; l'autre forme deux compagnies spéciales qui dépendent de la *Division des équipages de la flotte à Pola*, et elle reste spécialement et uniquement affectée au service de l'arsenal. En temps de paix, ce personnel n'est jamais distrait des travaux des chantiers et ateliers, et, outre la solde de matelot, il reçoit une paye de travail qui varie de quinze à trente-cinq kreutzers ; en temps de guerre, on en verse un certain nombre dans les équipages, afin de compléter le personnel ouvrier embarqué. Nous aurions, au point de vue technique, bien des remarques à faire à Pola, mais nous devons nous contenter ici d'une visite à vol d'oiseau.

Trois choses nous ont surtout frappé dans cette promenade à travers les immenses ateliers, les cours énormes où sont entassées et marquées au sceau de l'État toutes les pièces du matériel, dans les hangars de construction qui rappellent nos Halles centrales, les cales sèches pour les radoub, les magasins colossaux, les dépôts, ateliers, forges, bassins, etc. : ce sont les magasins d'armement, le *Balance-Dock*, et le *Cyclope*.

Dans les magasins d'armement, chaque navire de la flotte, armé ou désarmé, a son magasin spécial, qui porte son nom et où, depuis l'objet de l'armement le plus minime jusqu'à l'engin le plus colossal, tout est rangé dans un ordre admirable et conservé en nombre proportionnel au personnel embarqué. Avec cette disposition, sur un ordre parti de Vienne par le télégraphe, un vaisseau désarmé dans le port peut dans un espace de temps relativement minime, et sans aucun tâtonnement, recevoir son armement au moyen de la case correspondante. Ces magasins ont une disposition particulière : ils sont fermés par des grilles à barreaux de fer, donnant toutes d'un seul côté sur un large couloir de circulation, de sorte qu'on voit les objets classés dans un ordre parfait. Au-dessus de chaque séparation se lit le nom du navire, et toute la flotte est là représentée. Le vaisseau doit partir, on l'arme, et on tient prêts, en cas d'avaries, les objets qui se détériorent. Revient-il au port, on désarme et on remet en magasin les pièces qui n'ont pas besoin de réparations.

Le *Balance-Dock* est une immense carcasse en fer, flottante, qui a la forme d'une double boîte sans couvercle et qui est mise en communication avec la terre ferme par des planchers mobiles. On abaisse un des côtés en forme d'écluse, le navire entre ; bientôt on fait le vide autour de lui dans ce grand réceptacle flottant, et il reste suspendu. La réparation faite, l'eau rentre et le navire flotte de nouveau.

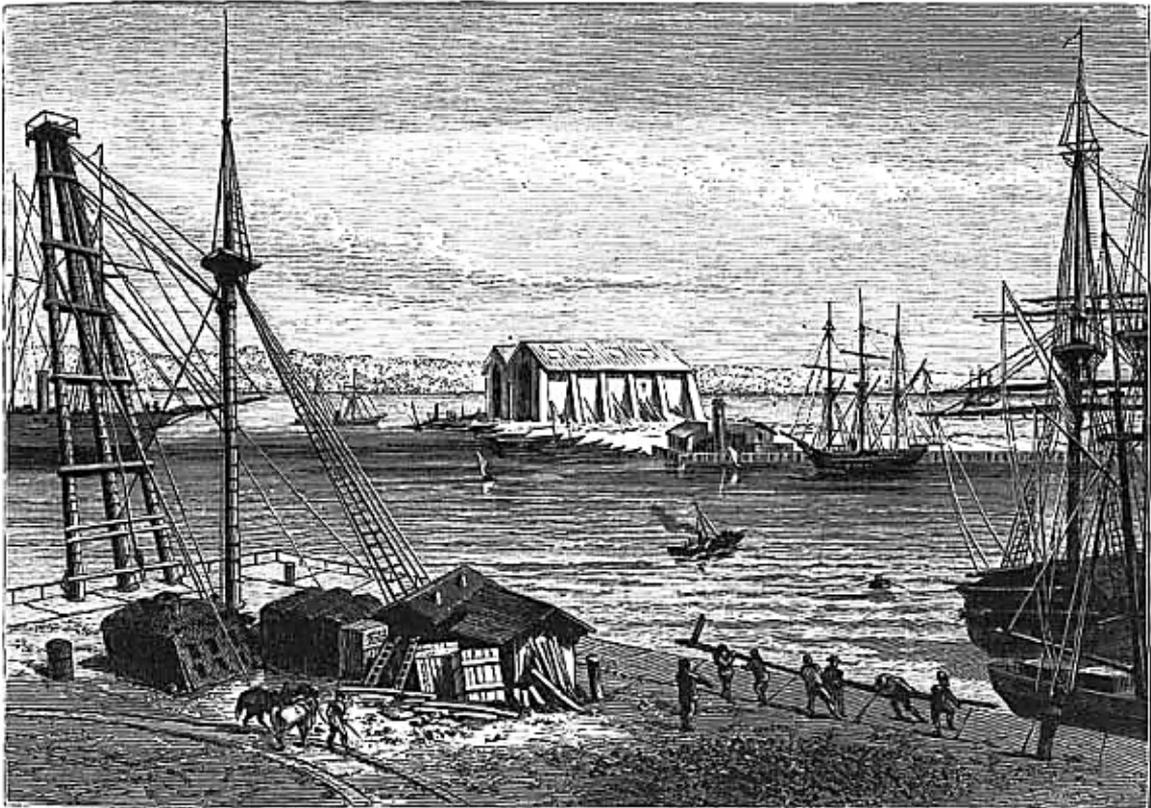
Le *Cyclope* est un atelier flottant, un colossal vaisseau, ayant à bord sa forge et même ses puissants marteaux-pilons. Dans une guerre maritime, le *Cyclope* suit l'escadre ; et s'il y a eu choc et avarie, si même une machine a sauté, on peut refaire des pièces de dimension considérable, démonter une chaudière, la refaire sur place, parer en un mot aux accidents sans qu'un navire en détresse soit obligé de rentrer au premier port à tire-d'aile.

Malgré cet outillage prodigieux, cette puissance de mise en œuvre, les machines cependant sont souvent faites à l'extérieur, — bien qu'à Pola on construise mieux que chez les particuliers, — mais on y construit à plus de frais, comme dans tous les chantiers d'État. Tout le vieux fer qui rentre à l'arsenal est refondu, remartelé et réemployé.

Nous avons vu là des canons Armstrong et Krupp de dimension colossale dont quelques-uns ont coûté soixante mille florins. On expose dans les cours d'énormes plaques d'acier anglais et français, percées comme du liège par des canons d'acier, et on allait construire un modèle de navire uniquement destiné à l'expérimentation de nouvelles torpilles. Je n'ai pas besoin de

dire que dans cet ordre d'idées la fabrication est secrète et que les étrangers ne sont point admis à visiter les ateliers. J'ai mis trois heures à faire cette visite ; deux officiers distingués, le comte Cassini et le lieutenant de vaisseau Steinbach, me faisaient les honneurs de l'arsenal dans la mesure de ce qui est permis. Une chaloupe à vapeur nous a transportés sur l'*Écueil des Oliviers*, petite île qui s'élève dans le port et dont la marine s'est emparée pour établir ses cales sèches et ses hangars de construction. En passant devant les cuirassés énormes qui sont à l'ancre dans le bassin, nous avons vu là, désarmés et au repos, le *Kaiser*, célèbre depuis Lissa, et le *Schwarzenberg*, qui s'est fait un nom à Helgoland.

Cet écueil (ainsi qu'on peut le voir dans le grand ouvrage de Cassas, orné de belles gravures



VUE INTÉRIEURE DE L'ARSENAL DE POLA : LES CALES DE RADOUR ET L'ÉCUEIL DES OLIVIERS.

qui datent de 1802) était autrefois planté d'oliviers, et le nom de *Scoglio Olivi* lui est resté ; on a dû niveler le rocher avec la mine, comme on l'a fait aussi pour presque toute la partie de l'arsenal sur laquelle s'élèvent les ateliers, qui s'échelonnent si loin, qu'on regarde la surveillance de cet immense établissement comme d'une grande difficulté.

L'approvisionnement des vivres pour la flotte se fait par un entrepreneur général ; c'est un monopole, et le gouvernement autrichien se loue de la résolution qu'il a prise de procéder ainsi. Un particulier peut se défaire, sans trop de perte, d'approvisionnements non utilisés et qui pourraient se gâter, tandis qu'un gouvernement ne peut que vendre à tout prix dans les délais fixés par la loi.

Parmi les ouvriers libres, les forgerons de l'arsenal sont allemands, les charpentiers sont

Italiens, et ces derniers viennent presque tous de Venise, où il y avait une tradition et une grande école : celle de ce fameux arsenal qui fut pendant six siècles la gloire et le palladium de la République. On voit donc qu'il y a quelques ouvriers libres à Pola, mais le personnel se compose surtout d'ouvriers militaires, dont nous avons exposé plus haut l'organisation.

Il n'y a que deux portes à l'arsenal, l'une du côté de la ville, l'autre du côté de la colonie, et ces entrées sont gardées avec un soin jaloux. Par mer, indépendamment des forts, une enceinte flottante isole la partie de la rade qui forme le bassin de l'arsenal, des eaux du port où mouillent les bâtiments étrangers au service. Sur la partie autrichienne construite par l'administration, l'enceinte est si haute, qu'il semble, lorsqu'on veut aller du casino des officiers à la promenade de la ville, qu'on traverse le chemin couvert d'une forteresse.

#### XIV

La ville autrichienne offre un contraste saisissant avec la ville italienne ; pour passer de l'une dans l'autre, il faut longer une très-longue avenue, régulièrement plantée d'arbres et fermée par le haut mur de l'arsenal qui entre comme un coin dans le plan général de la ville, les séparant absolument l'une de l'autre. Ici tout est artificiel, et c'est à prix d'or qu'on a obtenu ces ailantes et ces catalpas qui bordent la route. Cette partie était une colline ; on a creusé le roc, et pratiqué dans le sol pierreux, de distance en distance, des trous qu'on a remplis de terre végétale dans laquelle l'arbre pousse comme dans un bac. Cette belle avenue, triste comme un préau de prison, conduit à une promenade publique, entourée, de trois côtés, de maisons régulières, disposées par pavillons et par groupes. C'est propre, régulier, bien aéré, bien construit sur des plans identiques ; mais l'impression est une impression d'ennui : on pense involontairement à quelque vaste Sainte-Périne, aux asiles et aux cités ouvrières. A l'heure où nous visitons ce quartier autrichien, une excellente musique joue dans le jardin, mais cependant la promenade est peu fréquentée, malgré le goût prononcé des Allemands pour la musique. Les habitations n'étant séparées du square que par les routes latérales, on jouit de l'harmonie à la fenêtre ou derrière les jalousies. Parfois apparaissent aux balcons des groupes d'enfants blonds comme des Saxons, et dans les allées les Allemandes se reconnaissent à leurs toilettes simples, qui contrastent avec l'exagération italienne. Il y a une abstention assez marquée du concours de la population d'en bas, qui reste chez elle et borne ses promenades à la place du Forum.

Cette colonie militaire et administrative, logée tout entière dans ces ruches confortables toutes tracées sur le même modèle, forme une agglomération considérable. Il y a là plus de mille ménages et installations d'officiers. C'est régulier, banal, administratif, et, ce qui fait entrevoir un monde de choses, les marins de la flotte appellent cette colonie d'un nom d'argot allemand qui signifie *caucan-ville*. Le contraste est complet entre les deux quartiers : là-bas, le pittoresque, l'inattendu, le décousu et la grâce des choses italiennes ; ici, la netteté, l'ordre, le calme et la régularité des choses allemandes. A Pola-Ville on boit du vin ; ici on boit de la bière. Les femmes sont brunes, pâles et vives du côté de la Piazza ; ici elles sont blondes, rondes, roses et posées. Cette colonie prend des airs de ville d'eaux d'Allemagne, avec le monde à la musique et les officiers deux par deux, toujours bons, doux et polis, comme le sont les Autrichiens ; là-bas, sur la Piazza, on se croirait à Ferrare ou dans quelque petite municipalité de la province de Trévise, si on ne voyait pas les uniformes de la marine et quelque costume de paysanne slave venue au marché.

Des casernes énormes avec des emplacements pour la parade, des gymnases, des dépôts et

magasins complètent cet ensemble qui, sous ce ciel italien, rappelle, et par le goût et par les formes, quelques-unes des rues de Munich.

Naturellement les officiers mariés vivent en famille ; ceux qui ne le sont point prennent leur pension dans un cercle qu'on appelle le Casino, constitué sur le modèle des *mess* des Anglais et de nos anciens cercles de la garde.

Le Casino de Pola a été créé pour les officiers de terre et de mer, et, afin que chacun fût là chez soi sans que l'action gouvernementale pût se faire sentir jusque dans cette institution privée, tous ont dû contribuer de leurs deniers à l'achat du terrain et à la construction : l'État ne les a aidés qu'en établissant un prix très-bas pour l'emplacement. Tout officier de la marine impériale et royale en fait partie de droit et forcément ; il paye la cotisation, même s'il n'use point de ses privilèges ; les officiers de l'armée de terre y sont reçus comme invités, avec une cotisation minime. Les étrangers, qui sont d'ailleurs fort rares à Pola, sont reçus en remplissant la formalité de la présentation par deux membres, et c'est pour eux la meilleure des bonnes fortunes au milieu d'un voyage en Istrie.

## XV

Nous avons marqué sur notre itinéraire la petite ville de Peroï, qui se trouve située presque à la côte, entre Rovigno et Pola. Un matin, accompagné du lieutenant de vaisseau Steinbach, nous montons à bord du *Lario*, petit vapeur de la compagnie du Lloyd qui fait le service de la côte. Il est huit heures ; après une navigation d'une heure, nous touchons Fasana, que nous avons croisé quand nous sommes venus de Parenzo à Pola par mer. C'est un point bien peu important, la ville est pauvre et de peu de ressource ; mais toutes ces petites localités ont leur port bien aménagé, avec quelques felouques et *trabacoli* qui portent le bois et la pierre. L'aspect de Fasana est tout italien : les rues sont des ruelles, les maisons sont vénitienes, et de temps en temps quelques-unes d'entre elles affectent des formes architecturales. Fasana, Peroï et Dignano forment un triangle irrégulier : Dignano est la pointe, Fasana et Peroï forment la base appuyée au rivage, mais Peroï s'en éloigne beaucoup plus que Fasana, qui est un port.

Nous suivons à pied le rivage pour gagner Peroï ; la route est blanche et caillouteuse, inaccessible à d'autres qu'à des piétons, chevaux ou mulets ; nous traversons des champs arides en longeant la mer dont le flot vient doucement expirer sur un sol formé de rochers d'un blanc rosé. La nature est aride, mais ce pays ne saurait être triste avec ce soleil éclatant ; la mer est bleue, le ciel est pur, et les horizons sont limpides.

On a déjà récolté dans la campagne les maigres moissons de blé et de maïs ; tous les champs, entourés de petits murs formés de pierres en galets plats posés à la main, sont nus et déserts ; le chemin se dessine à peine et se confond à tout moment avec les sentiers qui mènent à travers champs ; nous faisons une lieue sans voir un être vivant : il est vrai que c'est dimanche. Mais bientôt nous apercevons quelques maisons : c'est l'entrée du village de Peroï, dont la propreté extraordinaire nous frappe vivement dès l'entrée.

Peroï fait partie du district de Dignano, les habitants sont Monténégrins et Grecs schismatiques. En 1683, après l'une des grandes pestes qui désolèrent cette cité, le doge Giovanni Pezzaro fit venir des bouches de Cattaro et de la Montagne Noire un certain nombre de familles destinées à repeupler ce pays désolé, et on leur offrit du territoire à la pointe de Salvore, à l'extrémité du golfe de Trieste. Au Monténégro, la terre est noire ; à Salvore, la terre est rouge : les colons préférèrent s'établir à Peroï, dont les sites les séduisirent ; et de fait, à part

la Montagne Noire, plus sauvage d'aspect que les horizons du Monte Maggiore, la campagne m'a un peu rappelé celle de Niegous et de Cettigné. Les colons formaient sept familles, d'abord exposées aux tentatives de conversion des franciscains et des prêtres (tentatives auxquelles ils se montraient d'ailleurs réfractaires). Le gouvernement les protégea : ils gardèrent leur foi ; et ayant amené avec eux leur pope, ils construisirent leur église. On leur distribua bientôt les terres ; ils fondèrent la colonie nouvelle, qui compte aujourd'hui de quatre à cinq cents individus. Ils s'allient entre eux à cause de la religion qu'ils professent, et c'est une île schismatique au milieu d'une population catholique romaine. A l'heure qu'il est, ces Peroïens sont encore Monténégrins par le type, très-hauts d'allure, bien découplés, très-bruns, d'une propreté frappante, très-hospitaliers et bienfaisants. Travailleurs endurcis, ils vivent à leur aise du produit de leurs terres ; plus moraux et plus religieux que ceux qui les entourent, ils sont infiniment plus soigneux de leur personne et se nourrissent aussi beaucoup mieux.

Nous sommes arrivés à Peroï pendant le service divin ; l'église grecque n'a nul caractère à



TYPES SLAVES : LE POPE DE LA COLONIE MONTÉNEGRIQUE DE PEROÏ.

l'extérieur, mais à l'intérieur elle a la disposition de toutes celles du culte schismatique. Un pope encore jeune, mais hâve, émacié, fiévreux d'aspect, à longue barbe noire flottant sur la poitrine et retombant sur sa dalmatique formée d'une étoffe de Perse à grand ramage, officiait gravement, assisté d'enfants vêtus de chiffons éclatants. On verra que ce type a tenté notre crayon.

L'église est pauvre ; dans le chœur, un paravent moderne cachait l'entrée de la sacristie ; une commode Louis XV, accessoire étrange à côté des figures hiératiques des saints de la liturgie grecque qui se détachent sur un fond d'or, donnait à ce pauvre autel décoré selon les rites un aspect inattendu que nous avons aussi reproduit sur nature.

Ces Peroïens sont très-religieux et observent rigoureusement les jeûnes ; les jours de grande fête ils ont leurs danses nationales et leurs jeux, et leur carnaval a conservé son caractère propre. Ils n'ont cependant rien gardé de leur costume national, quoiqu'ils se distinguent, et par la forme de la barbe et par celle du chapeau, des autres Istriens du Sud.

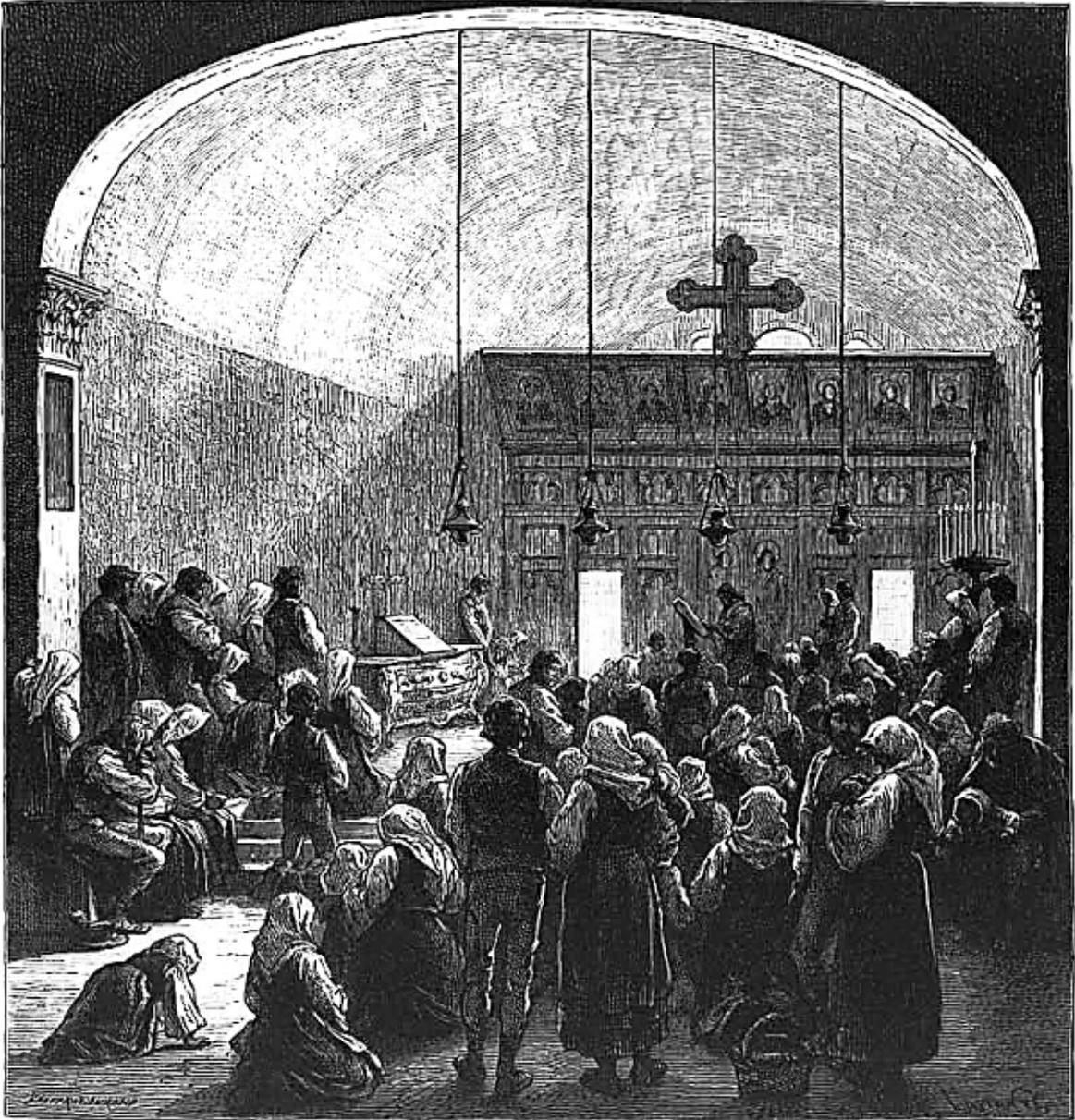
Les cérémonies du mariage chez eux sont tout à fait pittoresques ; ils sont tous parents, puisqu'ils se sont toujours alliés entre eux depuis le dix-huitième siècle.

La demande du fiancé se fait le dernier dimanche avant Noël, jour où le garçon se rend, sans être invité, chez les parents de celle qu'il veut épouser. Il vient demander à souper ; s'il est bien accueilli, il y revient le dimanche suivant, mais cette fois il apporte les provisions. S'il voit que ce second jour il agrée encore aux parents et à la fiancée, il revient une troisième fois avec son père, sa mère et le pope, et ce jour-là il apporte la bague et une paire de brebis.

Après le repas, on fixe la date du mariage, dont les préliminaires sont extrêmement compliqués. Le récit circonstancié en serait fort long, mais ces coutumes se sont conservées intactes. Le chef de la famille de la fiancée nomme, pour aller chercher cette dernière, un *stari svat* (chef de la députation), plusieurs *geveri* (neveux ou beaux-frères), un *bariactar* (porteur de bannière) et des *svatovi* (simples accompagnateurs). La cérémonie elle-même est

symbolique, et les repas qui suivent se font selon des rites consacrés auxquels on ne saurait manquer.

C'est un fait assez caractéristique, en somme, de voir au lieu même où elle a été transplan-



INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE GRECQUE : COLONIE MONTÉNÉGRIANE DE PÉROÏ.

tée une colonie dont l'établissement ne remonte pas encore à un siècle. C'est de l'histoire à ses origines encore palpables : un exemple très-frappant qui nous fait bien comprendre comment, malgré la forte empreinte dont est marquée la race, les hommes arrivent peu à peu à s'assimiler à ceux qui les entourent, en conservant toutefois sur une terre étrangère quelques lambeaux

de leurs coutumes originaires et de leurs usages traditionnels. C'est enfin toucher du doigt l'histoire, qui s'obscurcira avec les siècles et sera légende un jour.

## XVI

Nous quittons Peroï après avoir passé quelques heures à faire notre petite enquête et à dessiner, et nous nous engageons à pied sur la route qui mène à Dignano, pour parcourir le second côté du triangle qui, par son sommet, s'enfonce dans l'intérieur des terres. La route est peu pittoresque, le sol est plat, mais, à mesure qu'on avance, il se vallonne assez pour qu'on ne voie plus les hauts campaniles de la localité. La campagne est pauvre, les voies sont misérables, les sentiers rocailleux; la culture consiste en quelques vignes, quelques oliviers et un peu de maïs. Nous marchons pendant plus d'une heure entre deux petits murs très-bas sans rencontrer une âme. De temps en temps, quand le chemin monte, nous nous retournons pour voir l'Adriatique, bleue comme la Méditerranée sous ce ciel éclatant. La côte blanche, qui se découpe sur les flots sombres, est plus orientale d'aspect que tout ce que nous avons vu jusqu'ici; on pense à la Grèce en face de ces horizons.

Nous voici arrivés à Dignano par des faubourgs qui se prolongent dans la campagne; la route, qui vient couper celle de Peroï et sur laquelle nous avons débouché, aboutit à Fasana. C'est l'heure de la grand'messe; nous entrons dans l'église, très-vaste monument, de proportion élégante, blanchi à la chaux, et qui date des Vénitiens. La foule, prise en masse et vue dans la nef, est noire d'aspect comme une foule française; toutes les femmes ont la cape de soie noire, semblable à celle qui se porte en laine dans nos campagnes; rien de spécial dans le costume ne caractérise les hommes; quelques beaux pauvres, bien déguenillés, bien pittoresques, ralent agenouillés près des piliers et se livrent à des démonstrations ferventes. Dans les bas côtés sont réunis les paysans slaves venus des environs. Groupés sur les marches d'un autel vénitien de la Renaissance, assis dans des poses diverses, debout dans l'ombre du tabernacle, agenouillés ou prosternés, une trentaine de paysans de tout sexe, de tout âge et de tout costume écoutent la messe et forment le tableau le plus digne du pinceau. Une pauvre femme que son fils traîne dans un misérable chariot forme le premier plan; des paniers et des provisions sont déposés aux pieds des fidèles. Ce sont les mêmes costumes qu'à Pisino avec quelques nuances, celle de la cape noire ou verte, ou blanche, et les bijoux nombreux que les paysannes portent le dimanche.

A la sortie, sur la grande place devant l'église, toutes les femmes plient leurs voiles et les mettent sur le bras; les Slaves ont des chapelets au poing et, au milieu des taches noires, les capes vert-véronèse, qui éclatent comme des émeraudes au soleil, désignent les jeunes filles dont les bans sont publiés.

Cette petite ville de Dignano vit surtout de l'agriculture; elle n'a qu'une industrie très-insuffisante et reste tributaire de Trieste, et aussi de la côte italienne pour bien des objets de consommation. Elle exporte des bois à brûler qui partent de Fasana sur de grandes polacres. Dans les bonnes années on y fait un peu de vin, on y récolte des olives et un peu d'orge; on n'importe que les objets de nécessité pour le ménage, l'outillage, et on y consomme la récolte sur place. La population est déjà assez loin de la côte pour ne pas vivre immédiatement de la mer, dont cependant elle tire les avantages naturels, comme moyen de locomotion par Fasana et comme source d'alimentation par la pêche; mais la population ne s'occupe ni d'armement ni de navigation.

Nous errons par la ville, nette, propre, assez grande, plus ville en somme que la plupart



PAYSANS SLAVES EXTENDANT LA MESSE A DIVANO.



des grands centres de l'intérieur, et dont l'aspect révèle un certain bien-être; il y a là du mouvement, une animation réelle; on sent qu'on y vit du produit de la terre et d'un petit négoce profitable. Sur les portes sont assises de jolies filles curieusement coiffées avec des épis de filigrane d'argent dans les cheveux, des devants de corsage de tulle blanc bouillonné qui se détachent sur le fond du corset sombre, ornées de chaînes et de bijoux, comme celle dont nous donnons ici le dessin. Nous entrons à l'hôtel Ferrara, qui a son caractère spécial; dans la salle commune, les employés de l'administration centrale, Autrichiens pour la plupart, parlent leur langue natale; il y a là encore les trois éléments distincts, le slave, l'italien et l'allemand.

Enfin, pour regagner Fasana à pied, nous faisons le dernier côté du triangle, et nous avons parcouru quatre lieues à peine, mais l'excursion a son prix. Les routes sont maintenant pleines de monde: ceux de Fasana sont venus à Dignano, et les paysannes passent juchées sur des ânes aussi petits que ceux des bords du Nil; le bas blanc proprement débordé sous la jupe courte lisérée de rouge ou de vert, suivant le village, et le grand pagne à bordure de couleur vive tranche bien sur le corsage noir.



PAYSANNE DE DIGIANO.

